Case
FRC
1853

COMPOSITION

DÉMOCRATI-FUGE,

CONTRE

LA RAGE FRANÇAISE;

Avec une Eſtampe analogue au ſujet.

Pour les Etrennes de 1792.

M&W 3600

Explication de l'eſtampe.

Au haut de l'eſtampe, on voit en chaire notre ſaint-père le Pape, la main étendue ſur quatre perſonnages, inclinés au bas de la chaire, ſavoir: un évêque en camail & en rocher, un prêtre en chaſuble, tout deux ci-devant intrus, un grand ſeigneur décoré du cordon bleu & un magiſtrat, lesquels, après avoir été baignés dans la piſcine ſalutaire & guéris du mal français, abjurent les erreurs conſtitutionnelles, aux pieds du souverain Pontife & du Roi, aſſis à côté de la chaire pontificale. Dans la partie inférieure de l'eſtampe, on voit un baſſin repréſentant la piſcine ſacrée; audeſſus paroiſſent un prêtre ſéculier & un religieux qui plongent enſemble un autre prêtre intrus dans les eaux du ſalut, tandis qu'un autre prêtre intrus s'y plonge lui-même, la tête la première; de l'autre côté de l'eſtampe, paroît un prêtre non-jureur en aube blanche, aſpergeant pluſieurs grenadiers-gardes-nationaux, pour exorciſer en eux le démon de la rage révolutionnaire, dont ils paroiſſent poſſédés; la figure qui eſt derrière le prêtre eſt un enfant de chœur, portant le bénitier; à l'oppoſite de la chaire pontificale, un ange, les aîles déployées, ſortant d'un nuage la main étendue, leur montre les eaux ſalutaires où ils doivent puiſer leur guériſon.

Au bas de l'eſtampe, on lit ſes deux vers qui expriment le repentir ſincère des perſonnages guéris du mal français.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

Pardonnez mes erreurs, ô Pontife, ô mon Roi
Dans les eaux du Salut, Ministres, plongez moi.

COMPOSITION

DÉMOCRATI-FUGE,

CONTRE

LA RAGE FRANÇAISE;

Par un Médecin *spirituel*, ancien Professeur de la Faculté *des Arts*.

Reviens, ô peuple aveugle, & mettant bas les armes,
Tombe aux pieds de Bourbon : baigne les de tes larmes.

HENRIADE Xe. LIV.

A COBLENTZ,

Et se trouve à Paris,

Chez les LIBRAIRES ROYALISTES.

L'an IIIe de l'épidémie française. 1792.

PRÉSERVATIF
CONTRE
LA RAGE.

JE paſſois, le cœur ſerré, les yeux gros de pleurs que je n'oſois laiſſer couler, ſous ces murs triſtement ſuperbes, autrefois auguſtes ſanctuaires, aujourd'hui lugubres priſons de la majeſté flétrie, & témoins conſternés des atroces fureurs d'ingrats & perfides ſujets : lorſque ſoulevant mes regards inquiets, j'apperçois cette affiche, REMEDE CONTRE LA RAGE.... à cette vue, revenant un peu de mon abattement " *ah ! voilà, m'écriai-je, voilà vraiment ce qu'il nous faut ! Il eſt donc encore, parmi cette multitude effrénée, il eſt des cœurs ſenſibles à nos maux ! Il eſt des eſprits encore ſains, des génies ſecourables, qui s'occupent efficacement à leur chercher des remèdes* ! Leur zèle en ce moment ranima le mien : Je ſouhaitai de coopérer, ſi je le pouvois, à leurs ſalutaires intentions : c'eſt ce qui m'a déterminé à rédiger & publier quelques obſervations ſur

l'étrange maladie, qui déſole aujourd'hui l'Europe, la plus effroyable qui jamais ait affligé notre eſpèce, & qui ne peut être aſſimilée qu'à la *rage*; d'autant plus terrible, qu'elle eſt plus univerſelle & plus inévitable; que, lorſque tous en ſont attaqués, aucun ne le ſoupçonne; & que les horribles effets n'en ſont apperçus que du très-petit nombre de ceux qui ne les éprouvent pas.

Que l'on ne diſe point au reſte que la publication de cet ouvrage eſt un larcin fait aux premiers inventeurs. Si j'ai pris à-peu-près le même titre, c'eſt que nous tendons à ce que je crois au même but, quoique peut-être M. Hül (1) ne s'en doute guères. Il paroît que la maladie dont il a trouvé le remède *infaillible*, eſt la rage commune, déſignée par les gens de l'art ſous le nom d'*hydrophobie*. Mais ſi celle que j'attaque, eſt, comme je penſe le démontrer, de nature fort analogue, la bien faire connoître ſous tous ſes rapports, c'eſt prouver qu'elle eſt du reſſort de M. Hül. Je ne fais donc qu'étendre ſa juris-

(1) C'est le nom indiqué sur la susdite affiche, avec celui d'un autre associé. Comme il pourroit se faire que M. Hül et son *remede*, malgré leur mérite et les affiches, ne fussent pas assez connus, je crois devoir au public, ainsi qu'à l'Auteur, d'annoncer, si je puis, à tout l'univers, et ce nom si digne d'être célèbre, et la découverte en ce moment si précieuse.

diction galénique, en prouvant ſes droits ſur ce nombre incalculable de ſujets plus ou moins infectés du virus phyſico-moral de la nouvelle épidémie. Ainſi loin de lui vouloir envier ſes découvertes, quel vaſte champ j'ouvre au contraire à ſes talens, ſes bienfaits & ſa gloire! La France entière, & bientôt l'Univers, en ſeront le théâtre. Puiſſé-je amener aux pieds de M. Hül ces 25 millions, ou peu s'en faut, de cerveaux affligés! Il ne tiendra pas à moi que dans toutes les villes, bourgs & villages, qui ne ſont presque plus aujourd'hui que d'immenſes hôpitaux, M. Hül & ſon aſſocié, comme d'autres Podalire & Machaon, ſe multiplient par l'activité de leur zèle, ne renouvellent parmi nous les miracles de leur art divin, & ſoient réputés un jour, à bien meilleur titre que les *Mirabeau & Voltaire*, les dieux ſauveurs de la France éplorée.

Eh! pouvois-je ſans me rendre coupable du crime de lèze-nation, de lèze-humanité au premier chef, céler à mes concitoyens mes découvertes & mes connoiſſances ſur un objet auſſi important? c'eſt le moindre tribut qu'en ce temps de zèle & de patriotiſme lui doive un citoyen paiſible & retiré, qui n'a d'autre moyen de ſe montrer *actif*; & puiſſe ma plume l'être autant que mon cœur!

On me trouvera peut-être un peu ruſtique & dur: & moi vraiment auſſi, j'en veux uſer de cette liberté qu'on nous offre.... Oui, je vous ſervirai, s'il le faut, malgré vous, mes chers

concitoyens. Je ne saurois pour vous plaire, me résoudre à vous tromper, & ce ne sera certes pas moi qui vous trahirai par de lâches & cruels ménagemens. Je veux arracher sans pitié tous ces appareils trompeurs, que tant d'autres charlatans s'empressent à mettre sur vos plaies. Il y faut une main intrépide & rude : j'y saurai prêter au besoin la mienne ; & vous offrir ensuite en revanche ma tête. Je braverai, pour les guérir, toute la fureur des malades ; & dûssent-ils, dans leurs aveugles transports, ne préparer à mon zèle que leur sinistre lanterne, je ne cesserai jusqu'à ce moment de leur porter la mienne sous les yeux. Car je puis vous promettre au moins, au défaut des talens, toute l'audace & la vigueur de feü Diogene, à poursuivre impitoyablement vos modernes folies.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX

DE LA MALADIE.

Etre dégoûté de tous bons alimens ; avoir horreur des ſources les plus pures ; ne ſe plaire qu'à barboter dans la fange ; n'aimer à ſe repaître que de ſales lambeaux traînés dans la boue la plus orduriere ; éprouver une anxiété générale qui ne permet aucun repos, de fréquentes convulſions, une horrible démangeaiſon de mordre & déchirer ; ſe jetter en bêtes féroces ſur ceux qui nous ſont les plus chers ; répandre autour de ſoi ſans ceſſe une bave infecte & venimeuſe, un air peſtilentiel ; ne ſont-ce pas là des accidens pareils à ceux que produit ordinairement la rage ?

Or, sur ce pied, consultez-vous :
Hélas ! ces signes déplorables,
Dans vos accès épouvantables,
Mes chers concitoyens, je les observe tous.
Un dégoût général des plus saines maximes ;
Une invincible horreur des plus limpides eaux ;
La fureur de courir aux plus sales ruisseaux ;
Une implacable soif et de sang et de crimes ;
Le trouble de l'esprit, le désordre des sens ;
Des yeux en feu, d'effroyables accens,
Un levain corrosif, qui sourdement fermente
Dans vos intestins déchirés ;

Le venin que distille une bouche écumante
Sur les objets les plus sacrés ;
Ces transports convulsifs, ces ardeurs meurtrieres,
Qui ne respectent rien, pasteurs, amis, ni freres ;
Par vous les rois, la terre, et les cieux outragés ;
De votre mal voilà les caracteres :
Mes chers concitoyens, vous êtes *enragés*.

Mais ne négligeons rien pour nous en bien assurer; & parcourons quelques-uns des symptômes les plus frappans de cette inconcevable phrénésie.

PREMIER SYMPTOME.

L'Insurrection.

Quoi, Français ! au milieu d'un calme encore si doux, lorsqu'à l'abri d'un gouvernement si long-temps respecté, (& depuis quand hélas ! n'ose-t-on dire *chéri* ?) vous pouviez jouir encore d'un repos si parfait, d'un ordre de choses si supportable, de tous ces avantages enviés même alors de tant d'autres nations, ajoûtons d'une liberté cent fois plus réelle que celle dont on vous a leurrés ; au moment que tout s'occupe de votre bonheur, que le ciel secourable & la terre en travail semblent à vos cris s'ébranler, & s'unir pour l'enfanter; lorsque le meilleur des rois épuise toutes les ressources de la sagesse & de la bonté,

offre tous les sacrifices, oublie tous ses droits pour consacrer les vôtres; lorsqu'il va jusqu'à se dépouiller lui même, pour vous rassurer, de tout l'appareil du pouvoir, jusqu'à repousser loin du trône, ce que l'inquiétude même des esprits sembloit en ce moment rendre si nécessaire à sa défense; quoi! dans ce moment même! quoi! Français, tout-à-coup devenus sourds à la voix de l'honneur, de la religion, de vos sages, de vos prophêtes, pour n'obéir qu'à celle de quelques scélérats obscurs, vous répandre en troupeaux de tigres déchaînés, par tout semer l'allarme, briser tout, brouiller tout, dissoudre en un moment l'ouvrage de tant de siecles, renverser toutes les loix avant d'en avoir de meilleures, & de vos propres mains détruire toutes vos espérances, tous les restes de votre ancienne félicité, tous les préparatifs de celle que l'on vous promettoit, pour vous précipiter dans un abîme impossible à sonder, dans une complication, un cahos d'abus & de misères que le temps ne débrouillera jamais: porter enfin dans un instant à la monarchie, des coups plus funestes et plus irréparables que n'ont jamais fait tant de secousses & de catastrophes multipliées pendant l'espace de quinze cens ans:

De la rebellion lever les étendards;
D'un pouvoir protecteur briser tous les remparts;
Au milieu de la paix offrir les barricades;
Armer toutes les mains de feux & de poignards;

Glacer l'homme de bien d'effroyables regards ;
Changer toute la France en féroces brigades,
Et la rendre, à travers tant de brigands épars,
Cet aimable séjour des plaisirs et des arts,
Pire qu'un bois immense assiégé d'embuscades :
Las d'un trop long bonheur, las du joug le plus doux,
Que le ciel bienfaisant pût étendre sur vous,
Le secouer, le rompre..... établir pour maxime,
Que la révolte est légitime ;
Que dis-je ? l'appeller vertu sainte et sublime !
O Français ! à ce coup les peuples étrangers,
Si jadis votre gloire a pu leur faire ombrage,
De vous, par vos fureurs, vont être trop vengés !
Et triompher encor de tout ce bel ouvrage !...
O Français ! peuple autrefois cru si sage,
N'est-ce donc pas être plus qu'*enragés* ?

IIeme. SYMPTOME.

La Cocarde, &c.

Si l'on racontoit parmi les Chinois, peuple à simagrées, s'il en fut jamais, que chez une grande nation, qui se croit la plus éclairée de l'univers, toutes les têtes en un moment dans toute l'étendue d'un vaste empire se sont trouvées enharnachées d'une houppe de rubans ou de plumes coloriées, que cet électrique chiffon les a tout-à coup ébranlées de manière à produire un renversement total d'idées et de principes, une si rapide métamor-

phose. Qu'en un seul jour, dans tout le même pays, le même peuple ne fut plus reconnoissable ; que les ames aussi tôt s'y trouverent à la couleur de l'échantillon, tellement qu'on ne jugeoit plus de la probité des gens que par cet énergique emblême ; qu'à ce signe frappant tous les animaux immondes, tous les monstres féroces, de toutes les parties de l'univers accoururent en ce pays, & s'y trouverent aussi-tôt, à la faveur de ce talisman, naturalisés & incorporés à la *nation* ; qu'enfin depuis deux ans ce bout d'étoffe paroît toujours si essentiel, si inséparable de l'individu, qu'il y va de la vie à le quitter un instant ; à ce récit, lequel des deux peuples auroit, je vous le demande, un plus juste sujet de rire & se moquer des singeries & grimaces de l'autre?

Je n'ai pas ajoûté que depuis deux ans cet important colifichet eſt tous les jours le ſignal de quelques nouvelles atrocités, & transforme tout ceux qui le portent en bouchers de leurs ſemblables ; car à ce dernier trait, il n'y auroit plus moyen de rire ; & la farce des comédiens français paroîtroit à ce coup un peu trop ſérieuſe à nos bons Chinois.

De ce fanatisme infernal,
Vous hâter sur vos fronts d'afficher le signal ;
Et du délire affreux de vos esprits malades,
Craindre que le progrès fatal
Ne soit pas dans le monde assez tôt général :
Croire que des fusils, & des fanfaronnades

Ont droit de légitimer tout,
Et qu'il n'est plus d'honneur que sous ces mascarades;
Que de tout crime enfin un sabre vous absout;
Que hérissé de hallebardes,
Une moustache, un drap bleu, des *cocardes*,
En brave tout-à-coup érigent un poltron,
En honnête homme un vil fripon;
Qu'épouvantant les airs de cris féroces,
Poursuivant d'injures atroces
Et le Prêtre & les gens de bien,
Sous cet accoutrement, merveilleuse amulette,
Le plus noir scélérat, par sa vertu secrette,
Devient tout aussi-tôt un digne *Citoyen*.
Sur un front auguste & modeste,
Marqué d'un sceau vraiment céleste,
Forcer un Ministre de paix (1)
D'arborer l'ornement grotesque,
Digne d'un fentre soldatesque,
S'il veut au moins, sans crainte de procès,
Au rang des *Citoyens Français*,
Marcher de pair avec les porte-faix;
Oser même des Saints (2) en affubler l'image;
Que dis-je! (ô nouveaux Juifs! ô plus sanglant outrage!)
De ce Dieu mort pour vos forfaits,
En couronner la croix?... O, malheureux Français,

---

(1) Les ministres des autels forcés de porter la *cocarde*.

(1) J'ai vu la cocarde attachée aux bannieres, aux images de la vierge, à la croix même. On a déposé, dans les temples les plus augustes, les infâmes tableaux des forfaits de la révolution; & l'on sembloit vouloir, de par la sainte philosophie, forcer le ciel même à les approuver.

Comment ne pas reconnoître à ces traits
La plus inconcevable *rage*?

IIIeme. SYMPTOME.

Le nouveau Costume.

C'est de tout temps, Peuple injuſte & malin, que votre baſſe envie ſe récria contre le luxe & l'orgueil des grands : & ſans doute il y avoit quelque lieu. Mais au moins, généralement parlant, eſt-il vrai de dire, que juſques dans leurs folies ils étoient grands & magnifiques. Leur vanité, pour s'appuyer, avoit toujours de grands motifs, preſque toujours de grands moyens.

Ce noble orgueil, attaché à leur condition, tempéré par tous les charmes de la politeſſe, étoit d'ordinaire accompagné de tout ce qui pouvoit faire honorer & chérir la grandeur.

Vous, fils de la terre, qui vous croyez apparemment ſubſtitués à tous leurs droits, pouvez-vous auſſi du moins, hommes de ſang & de boue, vous en approprier les ſentimens & les manières? Vous n'en avez pris, ſinges mal-adroits, que les travers, les hauteurs, les licences, & tout ce qui pouvoit rendre leur fortune odieuſe, rien de ce qui la feſoit pardonner.

Cent fois plus qu'eux, bouffis de sotte vanité,
L'orgueil chez vous trahit votre bassesse.

Ce n'est que choquante rudesse
Et barbare férocité ;
Et votre luxe, au sein de la mendicité,
Qu'extravagance et petitesse.
Garnis de fer, de plumes, de rubans,
D'oripeau surchargés, hier dans la poussière
Votre pied nud traçoit votre misère :
Et sans pain aujourd'hui, Lazares insolens,
Fiers de briller vêtus aux frais seuls des marchands, (1)
Vous croyez voltiger sur la tête des grands ;
Quand malgré sa lourde grimace
Votre rustique masse
Pour se hausser ne fait que vains efforts.
Combien jadis, au lieu de ces haillons futiles,
Une bèche, un tranchet, instrumens plus utiles,
Exerçoient mieux vos robustes ressorts !

Et tout ce luxe militaire,

---

(1) Qui n'osent refuser l'habit-*national* à des citoyens armés des *droits de l'homme*, & de bayonnettes, cautions du payement. Un lourd manant, un savetier enguenillé toute la semaine, le dimanche en équipage radieux, avec cordonnets, écharpes, épaulettes d'or, bas de soie, chapeau bordé, &c, &c, quelle caricature risible, ou plutôt révoltante, lorsque rentrant chez lui on le voit repousser une troupe d'enfans qui demandent du pain ! Ce luxe que l'on a toujours cru la ruine des états. N'est-il pas la plus monstrueuse des calamités, lorsque cette gangrene dévorante s'attache à l'indigence même, et devient ainsi le mal universel & nécessaire de la classe la plus nombreuse & la plus nécessiteuse ?

De quoi sert-il, de grace ?... A vous donner le droit
De massacrer un prêtre *réfractaire ?*
De faire une implacable guerre
Au noble sans défense, à l'homme simple et droit,
Qui ne sçauroit jurer d'approuver tous vos crimes,
Ni d'abjurer le Christ, et ses maximes ?
Car, sans mentir, s'il vient à paroître jamais
Quelque ennemi moins chimérique,
Que je tremble pour vous, patriotes français !
Que deviendra tout ce faste empirique ?

Bon peuple, hélas, que te voilà changé !
Et pas un seul cerveau, qui ne soit affligé
De la sottise épidémique !
Que, pour ne point sentir un état si critique,
Il faut, (Dieu me pardonne !) être bien *enragé !*

IVeme. SYMPTOME.

Le pouvoir exécutif (1).

Dois-je ici retracer le tableau de ces atrocités recentes, dont aucun langage, aucun art ne peut atteindre l'horrible vérité ; que jamais la postérité ne croira vraisemblables ; dont jamais l'antiquité n'auroit pu soupçonner ses neveux, à quelque dégré que dût arriver un jour leur dépravation successive ; dont jamais les plus terribles catastrophes des illustres malheureux, ni

---

(1) De la halle & des sans-culottes.

les déſaſtres ou les forfaits des nations les plus barbares n'avoient encore fourni l'exemple; qui paſſent l'invention des plus tragiques romans; dont le ſimple récit accable l'imagination, & qui ſemblent reculer les bornes de la malice humaine? où puiſer des couleurs aſſez ſombres? C'eſt dans le ſtyx & le tartare qu'il faudroit les délayer.... Lecteur, votre ſenſibilité n'eſt que trop exercée dans ces jours malheureux : vous ne verrez ici qu'une ombre des ſcènes effrayantes que chaque inſtant renouvelle à nos yeux, & je me félicite à cette fois de la foibleſſe de mon génie. Les plus énergiques pinceaux des Crébillons & des Corneilles, ne vous en offriroient eux-mêmes qu'une légère eſquiſſe; & de leurs mains, la ſoutiendriez-vous?

Quoi! j'aurai vu trente mille Bacchantes
Du dieu qui les travaille yvres, étincelantes,
Hurler, tonner, rouler, ſemer par-tout l'effroi;
Trainer, environné des dépouilles ſanglantes
De ſes amis victimes de leur foi,
Par les chemins trainer en triomphe leur Roi;
Jurant l'aimer (dieu ſait avec quelle tendreſſe!)
Car dans leur amoureuſe yvreſſe
Elles vouloient, dit-on, (démens moi, ſi tu peux,
Sur ces étranges vœux,
Toi, qui pus les entendre, ô trop ingrat Verſailles)
Elles vouloient, d'amour, dévorer ſes entrailles, (1)

(1) Les ſujets de Job, pour peindre la vio-

Et

Et s'enyvrer à plaisir dans son flanc.
Je les aurai pu voir ces débauches de sang,
Et ces abominables fêtes,
Où leurs mains secouant des têtes,
Où déchirant des cœurs encore palpitans,
Elles glaçoient d'horreur tous ceux de qui la vue
Venoit à rencontrer ces objets dégoutans;
Et sembloient au milieu de la ville éperdue,
Etaler, en nature, & presque à chaque rue,
Reproduit sous les yeux des pâles habitans,
L'épouvantable aspect des trois Bourreaux femelles
Tyrans dans les Enfers des ombres criminelles!
J'aurai cent fois, autour du trop bon Roi joué,
Pour prix de sa clémence à l'envi bafoué,
Entendu ces bouches impures
Croasser d'horribles injures;
J'aurai cent fois vu le Thrône & les Lys
Foulés aux pieds, indignement salis
De toute la fange qu'amasse
L'infect bourbier (1), où gît cet impudente race!
J'aurai vu nos Solons, politiques flatteurs
De ces monstres gagés; leurs très-dignes ministres,

---

lence de leur amour pour lui, se servoient d'une expression semblable: *quis det nobis, ut carnibus ejus saturemur?* C'est ce qu'ont dit, & plus énergiquement même que l'énergique auteur oriental, les héroïnes de la halle. Elles l'ont dit au moins de la Reine, ainsi qu'on le voit dans le procès verbal du châtelet sur les journées du 5 & 6 octobre.

(1) Les halles, fauxbourg saint-Marceau, rue saint-ntoiAne, &c.

N'être bientôt que les vils rédacteurs,
Les organes soumis de leurs ordres sinistres !
Pour mouvoir tout ce grand Etat,
Et ce Paris, du monde immense capitale,
Le Mille-ducentum-virat (1)
N'aura d'autre instrument que la horde infernale ;
Et nous serons subjugués tous
Par ces flots souverains, que de ses noirs égouts
Pareils aux volcans en courroux,
En un instant vomit la Halle,
Prête au signe assassin de l'affreuse Cabale !
Ses infâmes Tribuns auront dicté les loix,
Auront payé, vanté, consacré les exploits
De ce bon Peuple cannibale,
Qu'ils n'ont que trop instruit de ses terribles droits !
Enfin nous ne pourrons sans crime aimer nos Rois ;
Et tout pliera devant les bataillons en juppes !
Et je ne dirai pas : quels affreux préjugés
Vous ensorcellent donc, ô misérables dupes ?
Car les diables d'enfer sont-ils plus *enragés ?*

Veme. SYMPTOME.

Les Droits.

Vos droits !... mais en eſt-il pour qui n'en reſpecte aucuns ? Vous les étendez ſur les pro-

---

(1) Ce terme, Lecteur, vous paroîtra peut-être un peu trop composé, dur, barbaresque : en ce cas il ne peindra pas mal la chose.

priétés & les revenus, ſur les fortunes de toute eſpèce ; ſur l'or du Riche, & le pain noir de l'Indigent ; ſur les rangs, les travaux, les emplois, l'honneur & la vie de chaque Citoyen ; ſur vos égaux & ſur vos Maîtres ; ſur les Trônes, les Autels, les lois humaines & divines ; ſur le préſent, le paſſé, l'avenir, l'Europe, l'Univers... Et juſqu'où ne vont-ils pas ? le domaine de Dieu même en eſt-il excepté ? droits incommunicables, inaliénables, impreſcriptibles, univerſels : car vous avez auſſi celui de les déclarer ſeuls inviolables & ſacrés ! & ceux-là ſeuls n'en auront aucuns, dont les prétentions, ou les ſentimens ne paroîtront pas entièrement conformes & ſoumis aux vôtres !

Vos droits, aveugles !... eh ! ne verrez-vous donc jamais, que ce droit de tout faire, tout dire, tout écrire, eſt pour tout autre qui voudra s'en emparer, celui de vous nuire en toute manière, & de tout ſon pouvoir ; celui de braver & de renverſer tous les droits ; celui de tout attaquer, tout mettre en problême, tout diſſoudre ; de vous trahir vous mêmes, vous dépouiller, vous égarer ; de vous empoiſonner, & vous aſſaſſiner avec art, & ſans que vous puiſſiez reclamer, ou même vous en douter ; de vous rendre enfin avec uſure toutes les injuſtices & les violences, que vous pourriez vous mêmes imaginer ou vous permettre. Quels droits, grands dieux ! & quelle arme terrible vous prêtez

contre vous aux méchans !... *Dí errorem hoſtibus illum ! dí meliora piis !*

Et ces droits, qui voudra, qui pourra les faire reſpecter ? quels en ſeront les protecteurs ? vos chefs, que vous aviliſſez ? le ciel que vous outragez ? vos Magiſtrats, vos Paſteurs, ou vos Rois, à qui vous n'en laiſſez aucuns ?

Mais encore, ces droits ſans bornes, de grace, où prétendez-vous les exercer ? car dans les lieux où vous vivez, pouvez-vous faire un pas, qu'ils ne ſe trouvent croiſés, referrés, traverſés en tous ſens ? qu'ils n'éprouvent des chocs & des réſiſtances continuelles ; & qu'ils n'exigent enfin des modifications & des tempérammens, qui les puiſſent concilier avec ceux de vos ſemblables ?

Les droits *de l'homme* !.... eh ! mes amis, comme avec ces termes métaphyſiques on vous maſque, on vous embrouille les idées les plus claires ! mais cet homme, en rapport avec ſes ſemblables, membre d'un corps ſocial, vivant dans un Etat civiliſé, ſujet d'un Monarque, père de famille, &c. ; cet homme occupant telle place, exerçant tel métier, profeſſant telle Religion ; Français enfin, plutôt que Tartare, ou Hottentot, n'eſt-ce donc que l'homme abſtrait ? & les droits d'un individu, dont l'être phyſique, & la forme originelle ſont combinés avec tant d'autres élémens ; & refondus, retravaillés, pour ainſi dire, par tant d'inſtitutions morales & politiques, ne ſont-ils que ceux de

l'homme en général, & dans l'état de pure nature? Pour le réduire à cette nudité, & le débarraſſer de tous ces attributs gênans, d'où découlent autant de devoirs, ou d'exceptions à ſes droits, il faudroit donc abandonner vos inſtitutions & vos villes; & ſelon le conſeil du plus fameux oracle de vos légiſlateurs révolutionnaires, *aller dans les bois, perdre la vue & la mémoire des crimes de vos contemporains* (1); il faut l'avouer même, la tentation en ce moment eſt forte.

Hâsez-vous donc : à l'éloquente voix
De votre Apôtre genevois,
Hâtez-vous, retournons, courons dans les forêts,
Où son ombre illustre vous guide :
Allons chercher quelque Atlantide,
Quelques rocs escarpés, quelque antre, où désormais
Vos ombrageux et vastes intérêts

(1) Ce sont les propres paroles de J. J. Rousseau, terminant une longue et belle tirade, tableau sublime & terrible des maux de la Société. Elles se trouvent à la fin de la note 7 de son discours *sur l'égalité des conditions*. Cette exhortation qui parut si bizarre, il y a quelques années, est aujourd'hui pressante; j'ai presque dit fort sage, & l'unique ressource de la vertu persécutée :

Vos quibus est virtus. . . . .
Etrusca prœter evolate littora.
Nos manet oceanus circum-vagus, arva beata,
Petamus arva, &c. (Hor. Epod.)

Ne puissent craindre un concurrent avide.
C'est-là que libres & sans Rois,
Pour mieux briser entre vous toute chaîne,
Vivans chacuns à l'écart dans les bois,
Sans que nul obstacle vous gêne,
Vous pourrez établir vos droits ;
Et sur le tronc de chaque Chêne
Afficher les nouvelles loix ;
Car la force alors seule y sera souveraine.
Mais prenez garde encor : je ne vous répons pas,
Que même dans ces lieux votre absolu domaine
Ne soit troublé d'aucuns débats.
Car si quelque plus fort y prétend droit d'aubaine,
L'ours par exemple, un plus gros Monsieur,
Et d'assez incivile humeur,
Il faudra bien vuider la plaine,
Ou l'un des deux ensanglanter l'arêne.
Et le mal est, qu'en un si mauvais pas,
Les arbres d'alentour ne vous offriront pas
Ce terrible argument d'invention moderne,
Contre l'Aristocrate utile en pareil cas,
La si commode & magique *lanterne*,
Pour vous tirer plus vîte d'embarras.

Mais dans ses droits le nouveau Maître
Est-il au moins bien assuré ?... Peut-être.
Car de pouvoirs bien mieux fondé que l'Ours,
Si pour vous mettre hors de cours,
Sire Lion s'en vient, par sentence apocriffe,
Juge et partie, interposer sa griffe,
Quels *Jurés*, quels *Districts* invoquer au secours ?

Que sçais-je ? écrasant tout de sa terrible masse,

Que l'Éléphant survienne & nettoye la place :
C'est à lui que le lot va rester adjugé.
Ainsi les derniers droits seront ceux de la Trompe.
Je vois à chaque instant votre Code changé,
Et de chocs éternels votre Bois ravagé.

O pauvre peuple, hélas ! comme on te trompe !
Quel fruit de ces beaux *droits* étalés avec pompe !
Qu'en veux-tu faire, ô ciel ! de ces droits d'*enragé* ?

VIeme. SYMPTOME.

L'Eleuthero-manie.

C'est ici le plus terrible des symptômes de la maladie régnante : à mesure que j'avance, ils deviennent plus graves. Que l'on me permette de m'étendre un peu d'avantage, en raison de l'importance des objets. Plus on s'efforce d'épaissir sur vos yeux le nuage (& certes il falloit bien vous les fermer, pour vous faire approuver ce tissu d'horreurs !) Plus je dois faire aussi d'efforts pour vous éclaircir les questions, & porter le flambeau dans les ténèbres où l'on vous a plongés. Cependant le danger ne peut être plus pressant ; & pour votre guérison, nous n'avons pas un moment à perdre. Je vais donc serrer mes pensées, entasser les raisonnemens, plutôt que les ornemens, & faire en sorte que chaque mots soient comme autant de traits de lumière ; afin

qu'à chaque phraſe raſſemblés en faiſceaux, ils aillent tous enſemble percer, éblouir les moins clairvoyans, & puiſſent enfin porter au plus haut dégré dans vos eſprits, & l'évidence des vérités que l'on vous dénature, & l'indignation contre les déteſtables manœuvres que l'on a employées pour vous amener à ce point d'aveuglement.

Qu'eſt ce que la liberté? diſoit autrefois l'illuſtre défenſeur de celle des Romains, ce vertueux Conſul, ſi juſtement nommé par eux le Père de la Patrie, à l'un de ſes oppreſſeurs, un de ces illuſtres ſcélérats, vils flatteurs d'une populace effrénée, implacables ennemis des gens de bien; en un mot, un digne ſucceſſeur de Catilina, le plus enragé perſécuteur du héros citoyen qui en avoit triomphé : *qu'eſt-ce que la liberté? le pouvoir de vivre comme l'on veut: mais*, répond le philoſophe (1), *quel eſt l'homme qui vit comme il le veut? Celui-là ſeul, qui cherche avec droiture & ſuit le bon chemin; qui chérit ſes devoirs & s'y plaît; qui ne vit point au haſard, mais s'eſt fait d'avance un plan ſuivi, un ſyſtême réfléchi de conduite; c'eſt le fidele obſervateur des loix, qui s'y ſoumet, non par contrainte, mais par un aſſentiment raiſonné, par l'intime conviction de leur utilité; qui ne parle en un mot, n'agit, ne penſe que d'après lui-même; n'obéit qu'à ſes*

(1) Cicéron, cinquième paradoxe contre Clodius.

penchans droits & purs ; & ne ſouffre jamais que rien ait ſur ſon eſprit plus d'aſcendant que ſa volonté perſonnelle, & ſon jugement propre. Il en conclud, avec raiſon, quelle eſt cette *liberté*, le privilége excluſif de l'homme de bien ; mais abuſif dans les mains de tout autre, où elle n'eſt que le prétexte & l'inſtrument de tous les forfaits.

Or cette définition tirée, non de l'un de ces caſuiſtes attachés aux préjugés gothiques de l'ancienne morale, mais de cet homme reconnu, au jugement même de votre oracle Voltaire, pour le plus grand homme d'Etat, & le plus grand philoſophe de l'Antiquité ; définition très-oratoire, très-populaire, & tout auſſi convenable aux auditeurs de vos tribunes, qu'à ceux du Lycée. Peut-on, mes chers Concitoyens, peut-on ſans douleur, ſans effroi l'appliquer à l'eſpéce de *liberté*, que vous vous félicitez d'avoir, dites-vous, conquiſe ?

Malheureux, eſt ce donc un empire de Hurons que vous prétendez fonder avec de pareilles conquêtes ? Que dis-je ? de Hurons ! cent fois moins dépravés que vous, ils repouſſeroient ſans doute avec effroi, ces infortunés, vos inſtitutions bien plus barbares que leurs ſauvages mœurs ? Eſt-ce donc vous, au milieu de cette angoiſſe univerſelle ; de ces éternelles agitations, d'où vous n'avez plus qu'un pas pour tomber dans toutes les horreurs du déſeſpoir, vous qui pouvez dire

que *vous vivez comme vous le voulez* ? ah! peut-on même vouloir vivre à ce prix ? Vous, contraints dans vos opinions, moleſtés dans vos déſirs, attaqués dans vos poſſeſſions, traverſés dans vos entrepriſes, ruinés par la ſuſpenſion de vos travaux & les entraves miſes à votre commerce, réduits à l'inaction & la misère, privés non-ſeulement de toutes jouiſſances paiſibles, mais de tous moyens même de ſubſiſtance; inquiétés & troublés dans vos pratiques religieuſes, dans l'exercice de vos devoirs les plus chers & les plus indiſpenſables, épiés & ſuſpectés dans vos démarches les plus ſecrettes; vous enfin dont une lettre, un mot, un geſte interceptés expoſent la liberté, l'honneur, & la vie; & qui des cendres de la Baſtille, voyez renaître par milliers autour de vous les priſons, les tyrans, & les bourreaux ?

Pouvez-vous affirmer que *vous ne cherchez que le vrai*, que *vous ne ſuivez que le droit chemin* ? vous les laiſſe-t-on même chercher & ſuivre ? combien de furieux ſe jettent à la traverſe pour vous en écarter ? que de brouillards épais élevés à deſſein pour vous dérober l'horiſon & le ciel! que d'écueils ſemés ſous vos pas! & pour comble d'aveuglement, vous-mêmes, hélas! vous mêmes, le fer & la foudre à la main, vous courez prêter ſecours à ceux qui par-tout ſur leur trace entaſſant les ruines, ne ſont occupés qu'à vous creuſer d'horribles précipices! Ah! ſi vous la cher-

chiez de bonne foi, cette route de la ſageſſe, qui ſeul aboutit à ce bonheur que l'on vous promet. Ah! ſans doute, les lumières de la raiſon, le céleſte flambeau de la Religion, la réclamation des gens de bien, la voix même de la nature, tout ne vous l'indiquoit-il pas, au milieu même de l'immenſe & ſombre labyrinthe où l'on vous égaroit ; tout ne ſembloit-il pas vous détourner des abîmes où l'on vous entraîne?

Me direz-vous, que *vous ne faites que ſuivre*, (oh! librement enfin & ſans plus y trouver d'obſtacle,) *le plan de vie conſtant, invariable, que vous vous êtes à vous-même choiſi* d'après de mûres réflexions ; qu'enfin vous vous l'étiez à vous-même tracé d'avance ce régime établi par vos légiſlateurs! Suppoſition d'abord formellement démentie par les mandats, que vous leur aviez donnés. Mais c'eſt à chacun de vous en particulier que je m'adreſſe, vous de tous les états, & de toutes les profeſſions, qui pour la plupart n'avez certainement ni prévu ni voulu ces prétendus effets de la volonté générale; je vous le demande à vous, quel eſt-il donc *ce ſyſtême raiſonné de conduite* privée, & d'adminiſtration publique, *que vous avez adopté avec connoiſſance de cauſe*? Où ſont vos maximes de Morale, vos principes de Politique? quelle étude en avez-vous faite, dans quelle ſource les avez-vous puiſés, & ſur quelle baſe portent-ils? L'inſtinct du moment, où la routine de l'habitude, voilà votre règle : l'appât du gain, ou de la

licence, la jalouſie, l'aveugle emportement; voilà vos guides.

Quoi! *vous vivez avec ordre & méthode, ſelon toutes les règles de la prudence humaine & chrétienne*, en un mot *comme vous le jugez à propos*, vous, qui bercés de mille vaines chimères, dévorés de ſoupçons, alarmés des fantômes que vous vous créez vous mêmes, tremblans ſans ceſſe au moindre ſouffle, errans à tous les vents de l'inconſtance populaire, n'êtes jamais sûrs du lendemain, n'étendez jamais votre courte vue juſqu'à l'heure ſuivante; n'obéiſſez qu'à la fougue du caprice, ou plutôt à l'impulſion étrangère d'un mobile inconnu, qui d'un ſeul fil meut des millers de bras & de volontés, plus aiſément que ces figures de cartons jouets d'un enfant? Vous, plus légers, plus frivoles cent fois, que ces feuilles (1) de ſybilles infernales, qui dans l'obſcurité forgées par la ſcélérateſſe ou la perfidie, ſemées par la fureur & l'audace, ſont avec avidité recueillies par la ſottiſe! Vous, qui dans l'effroyable tempête de tant de cris furieux, de bruits orageux, d'événemens déſaſtreux, ſans bouſſole, ſans autres étoiles que des feux trompeurs, ſans voir ni la terre où vous voulez aborder, ni le ciel dont vous bravez les foudres,

---

(1) Feuilles, affiches révolutionnaires étalées & criées dans les rues.

plus agités que les vagues qui s'élèvent, retombent, ſe pouſſent & repouſſent en tous ſens autour de vous, changez d'opinions, de loix, & de Maîtres à chaque rue, à chaque nouvel abboyeur que vous rencontrez; & rejettant avec une obſtination fanatique tout ce qui pourroit vous ouvrir les yeux, tout ce qui vous fait ſoupçonner quelque trace de vérité, accueillez avec une crédulité ridicule & ſtupide les plus abſurdes fictions, les déclamations les plus emportées, les diatribes les plus dégoutantes, les plus atroces calomnies?

Quoi! *vous n'écoutez que votre propre jugement dans l'acceptation des loix qu'on vous propoſe; & leur utilité ſeule reconnue & ſentie vous détermine*; vous qui raiſonnant, délibérant, criant ſans fin, avec la manie de tout décider, n'avez pas une ſeule idée à vous, ne voyez, ne penſez, ne voulez que par autrui; vous dont toutes les réſolutions en un mot ſont préparées par vos précepteurs folliculaires, irrévocablement fixées & néceſſitées par vos clubs ſouverains, rédigées à votre inſçu par les plus fougueux ennemis de la paix & du bonheur public? Vous, qui par éducation, & par état, formant la Claſſe la moins éclairée du Peuple, éloignés par le genre même de vos occupations de toutes diſcuſſions purement ſpéculatives, prétendez cependant régler tout, juger tout, ſans lumières, ſans nulles connoiſſances, ſans même entendre

& les termes conſacrés dans les parties que vous traitez, & moins encore le nouveau langage de vos docteurs charlatans, imaginé pour vous éblouir, ou vous dépayſer? Vous enfin, qui paroiſſant l'avoir une fois au moins activement exercée, & de la ſeule manière qui pût vous convenir, cette liberté ſouveraine, en donnant à vos repréſentans leurs inſtructions & vos ordres, ordres même en général fort ſages, tout-à coup, par une contradiction vraiment déplorable, vous êtes empreſſés de l'abdiquer entre leurs mains à la première injonction; & d'applaudir à leurs attentats uſurpateurs, lorſqu'abjurant tout reſpect pour vos intentions, vos beſoins, vos loix, vos mœurs, & votre Dieu, ils ſe ſont ouverts eux-mêmes, hors des limites que vous leur aviez tracées, une route arbitraire à travers le ſang & les ravages?

Réſumons, & raſſemblons tous les traits du tableau, toutes vos nouvelles jouiſſances. Inquiets dans vos maiſons, expoſés en public; paſſant le jour dans les projets, la nuit dans les alarmes; hurlans en vrais énergumènes dans vos cotteries ou diſtricts, ne retrouvant dans vos foyers domeſtiques que la famine & le déſeſpoir; marchant preſque par-tout entre le crime applaudi, dégoûtant du ſang de ſes victimes, & la vertu pourſuivie qui pâlit d'effroi; ne pouvant faire un pas, ſans rencontrer des piéges, des dangers, des affronts, des entraves; courbés ſous le joug

de l'ignorance & des préjugés ; chargés des chaînes de vos paſſions plus deſpotiques que jamais ; aveugles inſtrumens de celles de vos moteurs ; eſclaves de vos douze cent Rois, de mille petits tyrans bourgeois, de vos écrivains, de vos orateurs des clubs & des carrefours ; ſourds à la voix de vos plus ſincères amis, ſans défenſe contre vos ennemis, ſans pouvoir réprimant, ſans abri protecteur ; preſque tous eſpions ombrageux, perfides délateurs les uns des autres, menaçans ou tremblans tour à tour, & tous enfin ſans ceſſe & par-tout à la merci de tous ! Quoi ! c'eſt ainſi, miſérables dupes, que *vous vivez comme vous le voulez* ?

Et voilà donc l'heureuſe époque, d'où vous datez, Français, votre liberté ? C'eſt depuis que toute idée d'ordre, de juſtice, & d'honneur eſt anéantie ; depuis qu'elle est brisée cette machine ſi bien organiſée, ce long ouvrage du temps, réſultat de l'expérience & du génie de tant d'hommes habiles, je veux dire cette admirable police, qui pour assurer le repos des gens de bien éclairoit de ſi près tous les pas du crime, prévenoit toutes ſes démarches, déconcertoit toutes ſes meſures ; depuis qu'ils sont détruits tous ces remparts de la ſûreté perſonnelle & publique, & que tout enfin autour de vous ſe diſſout & s'abyme ; c'eſt depuis ce fatal moment, que ſur ces amas de décombres, vous chantez le triomphe de votre liberté ! & ce n'est que d'aujourd'hui seulement,

que vous commencez à le ſentir l'intolérable poids de ce prétendu deſpotiſme, ſous lequel vous avez ſi longtemps vécu, vos pères & vous, dans une ſi commode inſouciance ! ce n'eſt que d'au ourd'hui, que vous commencez à les appercevoir, les énormes abus de ce gouvernement, dont la modération, la vigilance, & la douceur avoient rendu ſi célèbres chez les étrangers les charmes, & du commerce des François, & de la terre qu'ils habitent ! ô terre aimable, terre, hélas ! autrefois l'azyle commun, aujourd'hui l'horreur de l'univers, & le gouffre de tes propres citoyens, quel vent brûlant eſt venu deſſécher tes riches & belles contrées ?

Ah ſi la *liberté*, telle que la définit l'orateur Romain, n'appartient qu'au Sage, à qui donc peut appartenir cette nouvelle eſpèce, indéfiniſable & monſtrueux aſſemblage d'élémens incohérens, dont la confuſion ſemble ne convenir qu'à ces lieux de ténébres, *ubi nullus ordo, & ſimpiternus horror inhabitat ?*

Outrager la nature ; au nombre de ſes droits
Mettre l'oubli de ſes plus ſaintes loix ;
Blaſphémer Dieu, provoquer ſon tonnerre ;
Dans la fange traîner ſes Prêtres et vos Rois ;
Couvrir de ſang & de débris la terre ;
Sur l'échaffaud y placer les vertus,
Les crimes ſur l'autel, &, nouveaux Erostrates,
Porter la flamme aux toits des Temples abattus,
De peur d'y rencontrer des Saints-Ariſtocrates :

Etaler

Étaler aux regards du Monde épouvanté
Des forfaits, dont l'ensemble inconnu dans l'histoire
Par la fable jamais ne put être inventé,
Par vous seuls, bons Français, devoit être inventé ;
Forfaits, que l'avenir ne pourra jamais croire ;
Est-ce donc là, grand Dieu, l'heureuse liberté,
Dont vous vous faites gloire !
Ah ! s'il est vrai, mortels, accourez tous,
Accourez tous, ô bataillons célestes,
De tous les coins du monde, ô peuples, hâtez-vous ;
Et des humains en proie à ces monstres funestes,
Si vous voulez sauver les tristes restes,
De fers, de diamans & de monts surchargés,
Enchaînez, s'il se peut, ces démons *enragés*.

VIIeme. SYMPTOME.

L'égalité.

Oui, sans doute il faut bien que l'orgueil soit ; comme on l'a dit, un habile enchanteur, pour vous faire embrasser, ô François, avec de si furieux transports, de si ridicules chimères ! qu'ils sont adroits à vous en créer, ces perfides adulateurs de vos passions, & que vous êtes prompts à les réaliser !

S'il n'est point *d'égalité* physique absolue sur la terre, il en est encore moins de *civile*. Jamais prétention ne fut plus contraire à la Nature. La religion, le bon sens, votre propre intérêt & public & privé, tout la dément & la combat.

Par la même raiſon que parmi les hommes il n'eſt pas un ſeul individu ſemblable, il n'en eſt pas non plus de parfaitement égaux entre eux. Tous différent du plus au moins par les qualités du corps ou de l'eſprit, ou par les circonſtances extérieures. L'organiſation plus ou moins parfaite, la conſtitution plus ou moins robuſte, les influences de l'âge, l'énergie des paſſions vives ou modérées, les lumières acquiſes ou naturelles, tous les talens divers, & bien plus encore les vertus, autant de ſources d'inégalités phyſiques & morales, & de celles là combien d'autres émanent! car par ſon reſſort intérieur l'homme tendant toujours à ſe développer & s'aggrandir, l'activité de l'amour propre met en uſage toutes ſes puiſſances, pour augmenter ſon bien-être: ainſi la force, l'adreſſe, le génie, l'habileté, l'induſtrie, le courage, la grandeur d'ame &c., obtiennent ou raviſſent bientôt les principaux avantages de la ſociété: bientôt elles viennent à bout de réunir autour d'elles, & pour ainſi dire accaparer tous les honneurs, toutes les richeſſes, tous les ſuffrages, toutes les bienveillances, en un mot tous les biens réels ou d'opinion; & de-la mille autres inégalités de fortune, de rangs, de crédit, de réputations, dont l'éternel contraſte laiſſera toujours d'immenſes intervalles entre les différens hommes, & doit néceſſairement établir de l'un à l'autre des diſtinctions de toute eſpèce, des nuances progreſſives à l'infini.

Cet Athlete nerveux & robuſte, qui plein du ſentiment de ſes forces, ne voit au-deſſous de lui aucun rival capable de lui diſputer ſa proie, toujours sûr de briſer tous les obſtacles qu'on oſeroit oppoſer à ſes prétentions, ne ſera-t'il jamais tenté de jouir & de s'étendre aux dépens de ſes voiſins ? Ne voudront-ils jamais ſortir de la ſphère commune ? ce génie élevé, cette ame d'une trempe rare & vigoureuſe, reſteront-t'elles toujours égarées dans la foule, enſevelies dans l'obcurité, ces vertus hautes & ſublimes ? Il faudroit donc ſuppoſer, d'un côté des hommes abſolument inacceſſibles aux paſſions, ſans aucun ferment d'amour-propre, & toujours dirigés par une raiſon ſupérieure & céleſte ; de l'autre des hommes toujours aveugles, inſenſibles, injuſtes, iugrats. Mais non : vous ne pouvez l'être à ce point, Mortels : & vous-mêmes bientôt ſeriez les premiers à courir au devant de ces hommes privilégiés que la Nature ſemble avoir deſtinés à gouverner les autres. Vous-mêmes iriez de votre propre mouvement dépoſer à leurs pieds vos droits, vos intérêts : & vous empreſſeriez d'acheter par quelques ſacrifices la sûreté & le bonheur. Vos beſoins ſeuls vous forceroient à rechercher auprès des uns des ſecours de défenſe & protection ; auprès des autres ceux des lumières & des conſeils ; tandis que par le charme de leur commerce, par l'autorité des bienfaits, par l'empire le plus doux & le

plus irrésistible, celui de la *bonté*, d'autres vous entraîneroient encore & vous subjugueroient.

Eh ! certes, à refuser un pareil tribut, il y auroit trop pour vous à perdre. Seroit il sûr & prudent d'irriter les premiers ? ne permettre aux autres aucun noble essor, ne seroit-ce pas vous priver volontairement d'instructions, d'exemples, des sources les plus fécondes d'agrémens & d'utilité ? & qui ne sait d'ailleurs que les vrais talens, que les plus belles vertus, sont aussi les plus modestes & les plus timides ? A moins d'être prévenus & portés aux honneurs, ils laisseront toujours passer l'impatiente ambition ; toujours l'intrigue & la cabale prendroient les devants : & c'est ainsi, que ce qui doit briller sur le flambeau, resteroit donc misérablement étouffé dans la boue ? Mais non : l'on verra toujours l'admiration, l'amour & la reconnoissance élever de concert des trônes, des autels. Et toi surtout, unique & véritable point d'appui sur lequel doit porter tout l'édifice de la société, toi, ce fanal du Monde, le signe de ralliement le plus universel, aimable Vertu, seule avec tes simples attraits, tu rassembleras, tu fixeras toujours auprès de toi les esprits & les cœurs ; semblable à ces foyers immenses de chaleur & d'activité, dont la force attractive emporte & fait mouvoir autour d'un centre commun les Mondes enchaînés.

Un Nemrod a-t-il signalé sa force & son cou-

rage contre les bêtes féroces : bientôt l'étonnement, la crainte, ou la reconnoiſſance vont lui ſoumettre auſſi les troupeaux d'hommes qu'il a mis à couvert de leurs ravages.

Lorſque dégénéré de ſa première ſimplicité, trop nombreux ou trop vicieux pour être déſormais contenu par l'autorité de ſes Patriarches, ou des ſages de la Nation, le Peuple Hébreu ſent le beſoin d'un Maitre, & que Samuel vient de la part de Dieu, ſon unique ſouverain juſqu'alors, lui déſigner celui qu'il doit choiſir ? obſervez, que dans ce choix important le Prophête ne néglige point ces diſtinctions frappantes que la Nature établit d'homme à homme. Et ce trait, un des plus anciens de l'hiſtoire du monde, eſt des plus concluans dans la queſtion préſente : car l'Envoyé du Seigneur, en leur montrant celui qu'il leur deſtine, a ſoin de leur faire obſerver qu'il s'élève au deſſus de la multitude de toute la tête : *ſtetit in medio*, *& altior fuit ab humero & ſurſum* : & cette première indication de la nature étant auſſitôt confirmée par le ſort, interprête des volontés divines ; « aſſurément vous pouvez, pourſuit-il, reconnoître ſans peine celui que le ciel a choiſi ». *Certe videtis quem elegerit dominus, quoniam non ſit ſimilis illi in omni Populo.* Or de ce fait d'abord il ſuit évidemment que l'Auteur de la Nature lui-même avoit préparé, dans les inégalités phyſiques, le germe & le principe de l'inégalité politique. Et ce qu'il

eſt bon en ſecond lieu de remarquer ici, contre les ſyſtêmes anti-monarchiques que l'on s'efforce d'introduire, c'eſt que de la *Théocratie* la plus réelle & la plus immédiate, ce Peuple, dirigé par la ſageſſe même, paſſe incontinent à la *Monarchie*; ce qui ſemble indiquer que c'eſt le plus parfait de tous les gouvernemens humains, le plus paternel, & le plus approchant de celui de Dieu même.

L'empire du Génie eſt peut-être encore plus étendu que celui de la Force. Les premiers Fondateurs des Sociétés ont preſque tous été des hommes de génie. Quant au Savant, on a dès longtemps obſervé, que, pour peu qu'il ait d'ambition, il eſt bientôt tout ce qu'il veut être. Et quoique la plupart aient toujours préféré les délices & les doctes loiſirs d'une vie contemplative, à toutes les autres jouiſſances, pluſieurs (1) cependant, dans tous les ſiècles, & toutes les nations, ont aſſez fait voir combien la ſcience, pour peu qu'elle veuille uſer de tous ſes avantages, eſt une route sûre & facile aux richeſſes, aux honneurs, à toutes les diſtinctions Quelques efforts même qu'elles faſſent d'ordinaire pour ſe cacher, rarement la Science ou

(1) Tels que les Piſiſtrates, Périclès, Démosthène, chez les Grecs; Cicéron, Quintilien à Rome; Bacon, Morus en Angleterre; tels que les d'Oliviers, Huet, Bossuet, ajoutons les Maury en France, &c. &c.

les Vertus éminentes peuvent-elles se dérober à l'attention des hommes : du sein de la retraite & de la vie privée, elles ne jettent souvent que trop d'éclat ; Socrate en est un funeste exemple. Mais les revers ainsi que les succès des Aristides, des Phocions, & jusquà l'ostracisme, cette précaution injuste & barbare contre les prétentions du mérite, tout concourt à prouver l'ascendant naturel & les droits imprescriptibles de la Vertu parmi les hommes.

J'aime à voir, sur la toile, un Nain près d'un Hercule,
A couvert sous l'abri de son bras protecteur.
Mais rival du Héros, qu'il semble à sa hauteur,
Monstrueusement peint dans sa courte grosseur,
Se guinder.... J'ai pitié, spectateur incrédule (2),
De ce grotesque essai d'un Calot ridicule.

Sans doute les traits fiers, sur ce front, imprimés,
Ces muscles vigoureux, ces regards animés,
Etincelans d'un feu pur et sublime,
Ce tronc noueux, effroi des Monstres et du crime,
Sceptre qui sied à de pareilles mains,
Tout dans toi montre, Alcide, un Maître des humains.

Est-il une mesure entre Achille et Thersite ?
Comment les assortir et les ranger de pair ?
Quel décret au niveau réduira leur mérite ?

Avec l'oiseau de Jupiter,

(2) *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulis odi.* Hor.

Si tu veux partager les vastes champs de l'air,
Roitelet orgueilleux, déploye donc ta serre,
Vole de front, et porte le tonnerre.

Tant qu'il trouvera des foibles et des forts,
Ils ne sçauroient jamais être égaux en partage.
Que cet ordre à vos yeux paroisse injuste ou sage,
Il vient de la nature : elle en a tous les torts.

Crésus avec Irus, dans la classe commune
Peut rentrer tout-à-coup : mais il est des trésors
Indépendans des jeux de la Fortune.
Les vertus, les talens, ces tout-puissans ressorts
N'auront-ils pas toujours un naturel empire ?
Contre leurs droits quel arrêt peut prescrire ?
Ne leur suffit-il pas de prendre leurs essors,
Pour s'élever à la plus haute sphère ?
C'est par l'ame sur-tout qu'on est petit ou grand.
Vous confondrez plutôt la nuit et la lumiere,
Que l'homme de génie, et la brute matiere.
Comment s'y prendra-t-on pour mettre au même rang
Un Homère, un Zoïle ; un Racine, un Voltaire,
Bossuet, *Périgord*, Ciceron, *Robespierre* ? (1)

---

(1) Que ces Messieurs ne s'étonnent pas, si la célébrité de leurs talens oratoires trouve quelques incrédules. Car, selon la définition de gens qui s'y connoissoient, si l'Orateur n'est autre chose que l'*homme de bien éloquent*, que ces messieurs daignent donc nous apprendre à quel titre ils exigent nos éloges & notre admiration. Est-ce à titre de Législateurs, de Politiques, de Philosophes ? Mais je n'en vois aucun de ceux-là, où la qualité d'homme de bien ne doive entrer comme partie

Le chêne, au haut des monts, l'Arbuste au bord des
eaux,
Malgré vos loix toujours resteront inégaux ;
Et toujours le premier, ou vainqueur de l'orage,
Protégera l'autre de son ombrage,
Ou s'il rompt, va sous lui, briser tous les Roseaux.

Autre sujet d'accuser la Nature
Au tribunal de *léze nation* :
Demandez lui pourquoi le frêle Moucheron
A cent Tyrans des airs doit servir de pâture.
Pourquoi les Majestés du Tigre, du Lion,
Ou sous l'humide plaine
Le vorace Requin, et l'énorme Baleine,
S'arrogent-ils, absolus Potentats,
De si terribles droits sur leurs vastes Etats ?
Pourquoi de ces rochers le front inaccessible
Va-t-il s'enfoncer dans les Cieux ?
Sur ces vallons flétris de leur ombre nuisible,
Pourquoi vomissent-ils leurs volcans furieux ?
Les *pourquoi* seroient longs. Sur ces faits épineux,
Peut-être, à l'écouter, votre oracle Voltaire
Auroit bientôt, habile à trancher tous les nœuds,
Par un trait de satyre expliqué le mystère.
Pour moi, qui comme vous, crois encore à ce Dieu

---

essentielle. Je ne puis pas non plus la séparer de ceux de *Citoyens*, de *Patriotes*, quoiqu'ils les aient rendus si communs. Il n'y a pas jusqu'à ceux d'Avocats, de Procureurs, dont ils se sont empressés de se débarbouiller, jusqu'à ceux de Littérateur, de Poëte, de Journaliste même, dont cette idée puisse être absolument exclue.

Que n'a pu supprimer aucun décret moderne,
Ce Dieu qui créa tout, et toujours le gouverne,
Je vous dirai que je vois en tout lieu
De *l'inégalité* résulter l'harmonie ;
Que de ce Dieu par-tout la sagesse infinie
A si bien nuancé (1) les êtres différens,
Leurs attributs, leurs pouvoirs, et leurs rangs,
Que par les longs anneaux de cette hiérarchie,
De dégrés en dégrés tout se termine enfin
A la suprême *Monarchie :*
C'est le plan qu'adopta l'ordonnateur divin,
Et quand tout ici bas nous en offre l'image,
Quoi ! vous viendrez, petit peuple écrivain,
Insectes raisonneurs, réformer son ouvrage !
Et je ne dirai pas : c'est vraiment une *rage ?*

VIIIeme. SYMPTOME.

La Philanthropi-logie (2).

Oh ! pour le coup, nous voilà arrivés au plus grand prestige de nos modernes enchanteurs !

---

(1) Dans l'ordre actuel substitué à l'ancien régime, il y a aussi une gradation inverse : *la Nation*, ou la canaille ; *la Loi*, ou la lanterne ; *le Roi*, ou le zero représentatif, qui n'est aussi mis en rang que pour hausser les valeurs précédentes.

(2) Pardonnez, Lecteur, ces mots hétéroclites dans un ouvrage médical. Vous savez que la langue des

C'eſt là, pour ainſi dire, le priſme brillant dont ils coloroient, ces ſépulchres blanchis, leurs œuvres de ténèbres; ou plutôt c'eſt là ce que, pour me *mettre à l'ordre du jour*, je ſerois tenté d'appeler *la lanterne magique* de la philoſophie, digne prélude des *lanternes funèbres* à la mode aujourd'hui.

Fait-il jamais figure de Rhétorique plus employée, que celle que l'on appelle, abus de mot (*abuſio vocis*) devenue ſi familière à nos modernes écrivains? J'en appelle à ce grand mot, *humanité*, ſi faſtidieuſement répété, & dans un ſens ſi faux, depuis environ un demi ſiècle. Ces orgueilleux palais de la grandeur, ces bureaux & comptoirs de l'Avarice, l'autre hurlant de la Chicane, & juſques aux tripots de Bacchus ou Vénus, tout retentiſſoit d'*humanité*. C'étoit le mot du courtiſan hypocrite, du bel-eſprit de ſociété, de l'orateur de table ou de caffé; & de leurs levres de roſe nos caillettes philoſophes ne reſpiroient, ne diſtilloient qu'*humanité*. L'évangile même *s'humaniſoit* de jours en jours dans la bouche de nos élégans Apôtres. Il ſuffiſoit

---

diſciples d'Hipocrate est hérissée de Grec; et ce langage mystique n'est pas ce qui contribue le moins aux merveilleux effets de l'Art. Le terme ci-dessus est composé de trois mots Grecs, *philos*, ami, *anthropos*, homme, *logos*, discours; comme qui diroit: *l'amour des hommes, en paroles.*

d'arrondir ſes périodes par ce quadri-ſyllabe harmonieux, renforcé d'un point d'admiration, pour que d'un bout de la France à l'autre on ſe recriât : ô l'admirable auteur ! à la douce euphonie de ce mot tout puiſſant, les temples des arts & de la Gloire s'ouvroient, les penſions pleuvoient; & les fauteuils académiques n'admettoient que les mielleux amis de la ſainte *humanité*. Nos benins Socrates en étoient tout pétris ; en un mot, exprimez le ſuc de tous nos écrits vantés: preſſez, tordez la maſſe encyclopédique, il n'en dégoûtera qu'*humanité*. Peuples, défiez vous de ces charlatans : ils ſemblent ne verſer que fleurs & que parfums : mais Dieu ! quelle odeur méphitique à la fin s'en exhale ! la terre entière, hélas ! en eſt infectée. Mais parcourons un peu les bienfaits de leur humaine philoſophie.

C'eſt à la voix de l'*humanité* parlant par l'organe des Bayles, Helvétius, Arouet, Freret, &c, que ſe ſont réunis tous les amis du genre-humain. Le parti s'eſt accru dans l'ombre & le ſilence : la grande confédération s'eſt formée ; & de leur chef-lieu où ſe tenoit la diète générale, ſemant de proche en proche, de provinces en provinces leurs adroits miſſionnaires, ils ont lentement préparé l'heureuſe converſion du Royaume très-chrétien, & du Monde entier. C'eſt pour ſervir l'*humanité*, & jeter les ſemences de l'étrange bonheur réſervé à notre âge, qu'ils avoient ſoin de répandre dans leurs livres &

diſcours, dans leurs ſociétés & bureaux philantropiques les germes du ſepticiſme, de l'indépendance, & de la diſſolution univerſelle. C'eſt pour étendre la Secte & ſes principes, qu'ils ſe gliſſoient, intrigans littérateurs, dans les Académies; s'inſinuoient chez les Grands en reptiles flatteurs; s'invitoient, élégans paraſites, ſophiſtiques bouffons, à la table des Riches; qu'ils ſe rendoient néceſſaires dans les familles, où, pédans gagés, ils dirigeoient les affaires, ſurprenoient les ſecrets, endoctrinoient l'antichambre, plaçoient leurs créatures, intendans, gouverneurs, eſpions, &c. C'eſt pour écarter tous les obſtacles qui pouvoient nuire à ces *humains* projets, qu'ils s'emparoient des organes de la gloire, de tous les canaux des graces, de toutes les avenues de la fortune; qu'ils n'épargnoient intrigues, cabales ni trahiſons, & par la ſublimité de leurs vues conſacroient leurs attentats. Pourquoi des génies ſi deſpotiques, des eſprits ſi vindicatifs, pourquoi les plus fongueux, les plus intolérans des hommes montroient-ils tant de zèle à prêcher la tolérance? pour ſe ménager l'utile liberté de communiquer aux *humains* leurs ſalutaires découvertes. Oh! que l'*humanité* leur a d'obligations de nous avoir appris à *penſer*; de nous avoir appris que le crime & la vertu n'étoient que des idées factices, les loix que des conventions arbitraires; que tout devoir conſiſtoit à *jouir*, & que la mal-adreſſe

à s'y prendre, étoit la ſeule faute dont on dût avoir des remords! d'avoir appris aux Enfans qu'ils ne devoient rien à ceux que le plaiſir ou le haſard avoient ſeuls faits leur pères; aux époux que leurs obligations reſpectives finiſſoient avec leurs paſſions mutuelles; aux ſujets que le pouvoir protecteur des rois n'étoit que l'uſurpation de la tyrannie!

Suivez-les dans ces cavernes ſouterraines impénétrables à l'œil du jour : voyez-les rangés autour de cet autel funèbre : c'eſt l'autel de l'*Humanité*... C'eſt là, dans ce redoutable ſanctuaire, qu'après de nocturnes orgies, des troupes de Catilina philoſophes, renouvelant le terrible ſerment (1) de ſes complices, juroient le bouleverſement du globe; là qu'ils ſe rendoient compte de leurs ſuccès & de leurs eſpérances, concertoient leurs meſures & leurs plans d'attaques, dreſſoient leurs machines, pétriſſoient le fiel des ſatyres, forgeoient les noires calomnies,

---

(1) Ce ne sont point là des tableaux d'imagination : croyez que plusieurs sermens de cette nature avoient long-temps avant préparé celui du *jeu de paulme*. On a déjà plusieurs fois tenté de dévoiler au public prévenu, quelques-uns de ces affreux mystères; & sans la terreur qu'inspiroient, & qu'inspirent plus que jamais ces Monstres, plus implacables que les anciens Prêtres d'Eleusis ou de Proserpine, combien d'initiés épouvantés, auroient fait la révélation toute entière!

distribuoient les poignards, préparoient les coups mortels, désignoient leurs victimes, & se défaisoient humainement & sans bruit de tout ce qui pouvoit leur faire ombrage. S'ils ont déchaîné sur leur patrie tous les forfaits, & tous les fléaux sur l'univers; s'ils ont dissous tous les liens civils & sacrés, brisé tous les freins de l'audace; s'ils se sont hâtés de nous défaire de préjugés trop chers encore; s'ils n'oublient rien pour nous délivrer même de l'aspect importun de la vertu, & pour réduire enfin au silence absolu la trop courageuse vérité, ah! pouvoient-ils en faire moins, pour une si belle cause, pour rendre à l'*humanité* ses droits? Si pour le salut du peuple ils ont fait des sacrifices nécessaires (*eh! ce sang, étoit il donc si pur?*) c'est à l'*Humanité* qu'ils ont offert ces holocaustes. Si la hache & la torche à la main, dirigeant leurs troupes antropophages, ils ont depuis le Trône jusqu'à la chaumière étendue sur la France, les incendies & les massacres... Vous pâlissez, honnêtes Patriotes!... oh! que n'ai-je le génie dont quelqu'uns d'eux ont si infernalement abusé, pour vous les mieux démasquer! que ne puis-je avec eux m'engager dans tous ces tortueux sentiers, & vous développer le fil des sombres Labyrinthes, par lesquels ils s'acheminoient à ces tragiques dénouemens! Je manque d'expressions & de couleurs: les résultats seuls de leurs noires opérations peuvent les peindre au naturel. Mais le prodige

à mes yeux le plus étonnant, prodige réſervé à cette race d'Ante-Chriſts, c'eſt qu'ils aient exécuté de ſi grandes choſes avec un pareil reſſort; c'eſt cette marche inconnue de leur profonde hypocriſie; c'eſt qu'à force de leçons d'*Humanité*, ils ſoient parvenus à dénaturer les hommes, confondre tous les principes, effacer toute idée morale dans les cœurs, à détruire toute ſociabilité; à ramener le Monde après ſix mille ans à l'antique barbarie, & nous faire envier le ſort de ces troupeaux d'hommes épars avec les brutes dans leurs forêts ſauvages!

Allons, ô Citoyens, extaſiez-vous, pâmez-vous de tendreſſe aux touchantes leçons de la ſainte *Humanité*!

Et vous, à ce doux ſon, fuyez, ô vrai Chrétien,
Fuyez ſous un autre hémiſphere:
C'eſt pour la tourbe ſanguinaire,
Le cri de ralliement contre les gens de bien:
Il eſt, ce mot de paix, pour vous leur cri de guerre.
Dans les déſerts brûlans où rugit le Lion,
Sous les antres glacés de l'Ours ou du Lapon;
Allez, ô malheureux, découvrir quelque terre
Moins dévorante, & plus hoſpitalière.
Et toi, jadis l'amour de l'Univers,
Terre aujourd'hui ſi digne de ſa haine,
L'effroi des bons, l'empire des pervers,
Des enfans de Pandore infortuné domaine,
Vois donc enfin les fruits de leur doctrine *humaine*:
Vois en tes murs et tes ſillons couverts!

Vois

Voi tes campagnes dévastées,
Tes villes désertées,
Tes oppresseurs au Trône, & tes Rois dans les fers :
Tes Provinces en feu, de deuil enveloppées !
Entouré de gibets, d'espions & d'épées,
Voi le Juste souffrant, et n'osant soupirer !
Sur des tas de papiers, richesse volatile,
De nos trésors pillés, signe, hélas ! trop futile,
Voi & le Pauvre & le Riche expirer !
Sous des amas de sang, de cendre & de décombres,
De tes Héros entends gémir les pâles ombres !.....
Voi dans toutes les mains les poignards aiguisés,
Tous tes galans Français en bourreaux déguisés,
Tous les brigands chez toi civilisés ;
Et rends grace aux bienfaits de la philosophie !
Ainsi vous nous *humanisez*,
Grands hommes, qu'à bon droit le siècle déifie !

Hâte-toi donc, ô France, de ton sein,
Vomis le détestable essaim
De ces *humains* prêcheurs qui nous soufflent leur *rage*.
Et toi, qui seul en peux arrêter le ravage,
Descends donc à nos cris, céleste Médecin !

IXeme. SYMPTOME.

Le Plébicisme ou *la Républico-manie.*

Les manières de voir chez les différens hommes ſont ſi diverſes, les intérêts ſi oppoſés, les paſſions ſi intraitables, qu'il n'eſt pas moins étonnant peut-être de voir une poignée d'hommes, raſſemblés dans un même lieu, vivre en paix

huit jours seulement sans s'entre-dévorer, qu'il ne l'est de voir le fougueux Océan, prêt d'engloutir la Terre, s'arrêter au grain de sable marqué du sceau du Créateur : oui, l'un n'est pas une preuve moins frappante que l'autre de l'action vigilante & continue d'une Providence. Je vois dans un café, dans une société peu nombreuse, un petit grouppe d'hommes réunis, tous honnêtes & sensés : il s'entame entre eux une discussion libre sur la question la plus froide & la plus indifférente : pour peu qu'elle dure une heure ou deux, on peut gager qu'elle ne se terminera pas, sans les plus violens débats : Dieu veuille, que l'on n'y croye pas nécessaire la raison tranchante des épées tirées ! Une heureuse Famille, composée d'un petit nombre d'individus rapprochés par les intérêts & les sentimens les plus chers, vit dans la plus douce union : c'est, pour ainsi dire, un petit coin du tableau perdu de l'Age d'or. Que par quelque accident imprévu, elle vienne à rester quelques mois sans Chef : ce sera vraiment un prodige, si ce court interrègne n'éveille pas la Discorde; bientôt l'asile du bonheur sera peut-être, hélas ! un foyer de dissensions, de haines, un véritable Enfer. Et l'on se persuadera que la plus parfaite intelligence peut s'établir, je ne dis pas entre douze cent hommes pendant 28 mois, ce qui seroit déja certes un grand miracle; mais entre 25 millions, à perpétuité ! & nos Philosophes pré-

tendront réaliſer cette belle hyperbole, d'une immenſe famille de tant de frères *en Adam*, tous abſolument indépendans les uns des autres, n'ayant rien de commun que le nom de *Français*, & concourrans cependant tous avec un accord admirable au bien général ! L'image eſt aſſurément raviſſante & ſublime : mais je n'ai jamais cru, je l'avoue, que ce fut autre choſe qu'une figure de leur nouvelle Rhétorique, bonne au plus à capter les applaudiſſemens de leurs Tribunes Patriotes.

Quoi ! l'on veut que cette maſſe d'opinions & de paſſions puiſſe être mue ſans aucune force modératrice, & par ſon propre poids, ſuivant une ſeule direction, & vers un ſeul & même but ! je croirai que tant d'eſprits & de caractères ſi diverſement affectés & nuancés, vont naturellement s'aſſortir & ſe monter au même ton ! Que de tant d'idées, de conceptions & de vues différentes, il ne doit réſulter qu'un ſyſtême uniforme, un plan régulier & parfait ! Tant de reſſorts enfin & de rouages s'engraîneront ſi bien les uns dans les autres, & ſe combineront avec tant de juſteſſe, que dans cette vaſte Machine, auſſi ſimple dans ſon action quelle paroît compoſée dans ſa conſtruction, toutes les forces partielles, tous les mouvemens, & juſqu'aux chocs & frottemens s'entrebalanceront de manière à concourir avec une admirable préciſion à l'effet unique & total !

Je conçois, que du Cahos, à la parole féconde de l'Eternel a pu jaillir tout-à-coup la lumière. Mais que de cet amas confus d'élémens étérogènes, balottés en tout ſens, à qui rien ne commande; que de cet abyme orageux où ſeul règne & préſide un aveugle caprice, on puiſſe voir éclore l'harmonie, la clarté, la ſageſſe, d'un ordre inaltérable : oh ! pour le coup c'eſt un problême que ne me réſoudront pas les modernes Lucrèces.

Dans cette multitude de nouveaux citoyens, qui tous auront leur influence dans le gouvernement, la partie groſſière, ignorante, emportée, brutale, eſt en même temps la plus nombreuſe; & cette majorité, près du petit nombre des gens éclairés, eſt ſi épouvantable, qu'elle ne peut jamais recevoir aucun contrepoids réel : donc elle aura néceſſairement la prépondérance. Or, comme l'effet eſt toujours proportionné à la cauſe, le réſultat ordinaire ſera donc l'abſurdité, la barbarie, les extravagances, déſordres & malheurs de toute eſpèce. La Sottiſe ordonnera : la Scélérateſſe exécutera. Les plus ſçavans hommes, les plus beaux génies, les vrais Sages, entraînés par ce torrent irreſiſtible, n'en ſeront jamais que les ſpectateurs inutiles & muets, ou les innocentes victimes. En un mot le *Souverain*, ſubſtitué à ce majeſtueux & paternel empire de l'antique Monarchie, ne ſera que cette Bête féroce, à qui di-

ſoit bien ſenſément un homme qui la connoiſſoit bien, (Horace) *Bellua multorum es capitum.* Eh ! quand jamais s'étoit-il manifeſté avec plus d'énergie l'aveugle & terrible inſtinct de ce Monſtre attaquant, brûlant, déchirant, s'enyvrant de ſang d'un bout de la France à l'autre, & menaçant de dévorer l'Europe ?

Quoi tandis que des Etats ſi reſſerrés, bornés à quelques lieues de circonférence, tels qu'Athénes, Lacédémone, Thébes, au milieu de leurs éternelles convulſions ne conſerverent jamais qu'aux dépens de leur repos, cette inquiéte Liberté, on oſera croire qu'une République auſſi vaſte au moins que tout l'ensemble de celles qui peuploient autrefois la Grece, ſera plus calme & mieux affermie que cette Monarchie de quinze ſiècles ! Non, j'oſe vous le prédire, jamais dans cet orageux élément qui ſi ſouvent a changé la face du Globe, les ſecouſſes ne furent plus fréquentes ou plus terribles, quelles ne le vont être dans votre nouvel Empire. Ah ! ces triſtes chimères de *liberté*, de *patriotiſme*, enfans d'un orgueil inventif pour le tourment des humains, fantaiſies cruelles, dignes de ces Peuples altiers que n'avoit point encore adoucis une Religion de paix & de charité, dignes de ces temps que l'on peut appeler la fougueuſe adoleſcence du Monde, étoient-elles faites pour le dix-huitième Siècle ? Pour vous, Français, le Peuple le plus heureux, le plus aimable de l'Univers ?

Mais attendez : le nouvel Edifice travaille ; laiſſons lui faire ſon effet. Cette fameuſe Grèce, dont vous reſſuſcitez les préjugés, & n'imitez que trop les mœurs, cette pépinière de Républiques, elle en renfermoit autant que de Villes Français, voilà votre horoſcope : voilà l'image que nous préſente en perſpective votre France nouvelle. Forcés, après en avoir détruit les appuis & les baſes, de réduire & digérer votre énorme Coloſſe, qui s'en alloit croulant, en cinquante mille fractions ; vous avez par ce moyen dans un ſeul Etat autant d'Aſſemblées délibérantes, que chacune de ces anciennes Cités avoit autrefois d'individus conſultans. Or, toutes ces Sociétés iſolées & preſqu'indépendante les unes des autres, ſeront entre elles reſpectivement, comme leurs membres, c'eſt-à-dire dans un état continuel de contention & de rivalités. Mêmes préjugés, mêmes paſſions agiront de Corps à Corps plus puiſſamment, mais dans le même ſens ; mêmes chocs d'intérêts & d'opinions y troubleront ſans-ceſſe l'harmonie ; & bientôt manquant de lien commun, (car s'il en exiſtoit un, qu'il le faudroit puiſſant !) tout ſe débandera & s'en ira par lambeaux.

Mais je ſuppoſe que cet enthousiaſme, (ſuppoſition gratuite : car jamais ſentiment exalté ne fut durable) je veux que ce brûlant patriotiſme, qu'attiſent & réchauffent ſans ceſſe vos ſoufflets démagogiques, ſemblable à cette force attractive répandue dans l'Univers, ſoit comme

l'aimant & le lien commun qui reſſerre & contienne autour d'un point central tous ces Corps politiques ; je demanderai toujours s'il eſt dans la nature que cette immenſe aſſociation ſubſiſte longtemps ? La plus puiſſante & la plus ſage des Républiques, ce prototype éternel de comparaiſons pour nos raiſonneurs modernes, Rome elle-même n'a pas ſubſiſté le tiers de votre anci Monarchie ; que dis-je ? pas même un Siècle dans ſon état de force & de gloire. Encore étoit-elle conſtituée sur des principes bien différens des vôtres : elle avoit une Aſſemblée du Peuple, unique ; un centre d'autorité reſpecté, ce vénérable Sénat de Héros & de Sages, fait pour en impoſer non-ſeulement à ſon Peuple, mais à l'Univers. Rome en un mot fut une Ariſtocratie très-décidée. Mais à ne la prendre que pour République, elle fut, comme telle, bornée à l'enceinte de ſes murs : elle gouverna deſpotiquement le reſte de l'Univers.

O vous ! ſi laborieuſement occupés à nous chercher la meilleure forme de gouvernement, ouvrez le grand livre de la Nature. Vous voulez une République ? il en eſt une de tous temps regardée comme un chef-d'œuvre de Sageſſe, & qui n'eut de Légiſlateur que la Nature. Oh ! ſi celle que vous projetez, étoit du moins, ô Philoſophes, organiſée ſur ce touchant modèle ! reſpectables Cultivateurs, aujourd'hui rangés parmi nos Solons, lorſque d'autres rappellent dans votre

auguſte Aſſemblée ces loix imparfaites de tant de Peuples corrompus approfondies par Monteſquieu, oſez leur citer celles de ces Peuples charmans qu'obſerva Réaumur. Où regna jamais une égalité plus parfaite ? Quel concert de travaux, quelle ſimplicité de méchanique, quelle harmonie univerſelle ! politiques profonds, comparez & jugez : c'eſt-là, que, ſelon vos principes, tout obéit à la loi, qu'il n'y a qu'un ſeul intérêt, celui de la *Nation* ; que tous les ſentimens, tous les mouvemens tendent au même but, le bien public. Mais c'eſt auſſi là qu'un ſeul principe d'activité meut, anime, & vévifie tout ; que tout part d'un centre unique d'autorité. C'eſt-là que j'obſerve encore *parmi tant d'égaux* & de frères, *l'inégalité la plus marquée* ; & jamais Etat avec des formes républicaines ſi parfaites ne fut cependant ſi *monarchique*. Jamais Chef ne fut plus abſolu, parce que jamais il n'en fut de plus *aimé*. A ce mot, Lecteur, hélas ! un trop doux ſouvenir ne vous arrache-t-il pas un ſoupir de regret ? . . . . . Pour ces fidèles ſujets la Patrie n'eſt que là où eſt leur Roi. Si l'intérêt commun le force à s'éloigner, la nombreuſe Famille auſſitôt l'eſcorte, & préfère avec lui les dangers de l'exil au doux repos des antiques Pénates. Partout où s'avance le chef, tous les cœurs y volent : où il ſe fixe, tous à l'inſtant s'arrêtent, réſolus d'y mourir, plutôt que de l'abandonner. Tout ſon peuple l'y

couvre, comme d'un ſeul corps, & lui fait de dix mille vies un rempart impénétrable. Français, ſont-ce là les triomphes que vous préparez à vos Rois ?.... Ah ! que nagueres on le diſtinguoit bien dans l'Europe, ce Peuple induſtrieux, non-ſeulement amoureux des fleurs, mais artiſan d un miel précieux ; ce Peuple qui ſe faiſoit gloire d'agir, & de combattre ſous les yeux & les lois d'un Maître adoré ! hélas ! où le chercher aujourd'hui ? a t-il donc diſparu de la ſurface du globe ?

O toi, (1) digne ornement de ce Pont orgueilleux
Voisin de ces Palais (2) où régnoient tes Aïeux,
Toi qui parois, sur cette ingrate Ville,
Jeter encor de si tendres regards,
Que dis-tu des transports de cette ardeur civile ?
Ah ! cher Prince, à l'aspect de tous ces fronts hagards,
Qui semblent te lancer des yeux sombres & louches ;
De ce camp hérissé de tentes & de dards,
Où du crime à tes pieds flottent les étendards ;
Ne crois-tu pas encor voir ces Monstres farouches,
Dont les bras sur ton sein levèrent les poignards ?....
Mais quand tu vois sur-tout les effroyables bouches
Des tubes infernaux autour de toi rangés ;
Quand tu les vois, ô Ciel ! ces foudres dirigés
Vers ce cachot pompeux, où ta plus belle image,
Ce Titus, comme toi, digne d'être adoré,
Est, par son Peuple ingrat, plongé dans l'esclavage,

(1) La Statue d'Henry IV, sur le Pont-neuf.
(2) Le Louvre.

Retenu dans les fers dont il l'a délivré ;
Traité comme ennemi, traîné comme coupable ;
Pour prix de ses bienfaits, de douleurs enyvré ;
Et des cris insolens d'une horde effroyable,
De torches, de poignards, jours & nuits assiégé !
Ah ! ton bronze en frémit.... Pardonne, Ombre encor chère,
Un Dieu, par nos mépris trop long-temps outragé,
A déchainé tout l'Enfer sur la Terre :
Puissant Génie, arrête sa colère....
Rends enfin, rends les Français à leur Père :
Ramène les esprits de ce Peuple *enragé*.

Xeme. SYMPTOME.

Les Clubs.

O vous, sage Lecteur, qui malgré les sollicitations d'une curiosité bien pardonnable au temps où nous sommes, retenu jusqu'ici par une secrete horreur, n'auriez pas encore pénétré dans ces sanctuaires d'iniquités, ces atteliers pervers où se fabriquent tous nos maux ; voulez-vous en avoir une idée ? descendez en esprit dans ces Conseils ténébreux, décrits par Milton, où se délibère la ruine du Genre-humain : entendez ces discours, chefs-d'œuvres d'éloquence & de malice, ces hurlemens effrayans, ces éloges perfides, ces applaudissemens infames... Voyez l'arrogance de leurs fronts menaçans, où, sous

les voiles de la profonde hypocriſie, percent l'orgueil, le dépit & la rage! Voyez ces feux étincelans ſous leur ſombre paupière, ces tranſports frénétiques, ces débats tumultueux!..... O Lecteur, vous n'auriez encore là qu'une foible image de ce qu'en vain j'eſſaierois de vous peindre; de cette maſſe d'élémens hétérogènes d'autant plus inflammables que tous les contraires y ſont réunis; de leur fermentation continue; de tant de chocs épouvantables d'opinions & de paſſions qui s'entre-détruiſent; ſur-tout des horribles exploſions dont les contre-coups menacent l'Univers.

Voyez, dans la vaſte commotion, s'ouvrir à chaque inſtant ſur tous les points de la France embraſée de nouvelles bouches de ces Volcans: voyez-en s'élancer les flammes dévorantes, les ravages, les perſécutions, les foudres alarmans de ces décrets deſtructeurs, ſous qui tout diſparoît & s'anéantit! c'eſt delà, de ces cavernes d'athées regicides, que ſortent ces prêcheurs impies, ces empoiſonneurs publics, ces atroces folliculaires, ces colporteurs impudens d'infâmes calomnies, ces Stentorts effroyables, dont sans ceſſe la voix appelle sur vous les séditions, les maſſacres; ces Armées d'aſſaſſins gagés, pour étouffer & balayer devant les pas du Crime triomphant tout ce qui reſte encor d'honneur & de vertu ſur la Terre.

Mais parcourez un peu les rangs de ces éner-

gumènes Sénateurs : qui sont-ils ? d'où viennent-ils ? & quelle est donc, pour vous gouverner, leur mission, leur titre ? amas suspect d'inconnus réunis par le hazard, & plus encore par leurs penchans communs, par leur goût pour le désordre & le crime ; dangereuse association d'intriguans, de scélérats, d'hommes sans foi, sans mœurs, sans ressources, formés dans les Ecoles de l'Impiété, vautrés dans les étables de la Débauche, flétris dans les Tribunaux, échappés à la vengeance des Loix, rejetés des sentines des Galères & de tous les égouts de l'Europe ; rebuts de l'humanité, que les Nations voisines se sont hatées de vomir de leur sein..... & voilà donc, Français, Peuple si fier, si glorieux, voilà donc aujourd'hui vos oracles, vos Maîtres ! voilà les dignes successeurs de ces Magistrats revérés, de ces Pontifes saints, de ces puissants Ministres ! voilà les êtres sublimes auprès de qui vos Rois sont si vils à vos yeux ! oh ! je ne m'étonne plus de votre nouvel enthousiasme : sans doute un pareil échange doit enfler votre orgueil ! & c'est dans cette Monarchie la plus illustre de l'univers, dans vos propres murailles, dans vos foyers, qu'ils vous dictent des loix, qu'ils vous nomment des Chefs, qu'ils proscrivent vos Souverains, vos Prêtres, vos amis, qu'ils abbattent vos temples, &c. qu'ils tranchent & regnent seuls, ces insectes éclos de la fermentation du moment ! que sur les débris de vos Autels ils en élevent

aux idoles philoſophiques, qu'ils vous ont forgées ; & qu'avec vos reſpects & votre encens, ils ſe partagent les dépouilles de ce magnifique Empire haché pour eux & par eux en 50 mille lambeaux !

Aux cris funébres de la France expirante, à l'effroyable fracas de ce Coloſſe immenſe, voyez-les accourir de tous les coins du Monde, ces Vautours affamés, & ſe jetter ſur ſon cadavre ! perdus d'honneur, de dettes, & de crimes, ils n'ont de reſſources que dans l'impunité, le brigandage & le bouleverſement univerſel. Et tandis qu'inſénſibles aux avis de vos Sages plus maltraités par vous que l'infortunée Caſſandre, vous vous obſtinez à recevoir dans vos murs ces Monſtres enveloppés de leurs artifices ; couverts de leurs funeſtes machines, ils n'attendent, avides Argiens, que le moment où dans Troie embraſée ils aſſouviront leur ſoif de ſang & d'or.

Mais les déteſtables reſſorts de leurs odieux projets, ô Citoyens, ne vous les font-ils pas aſſez connoître ? Peut-on, grand Dieu ! l'appeller juſte, louable, heureux, ſaint, même ; (ils l'ont oſé dire) ce qui s'opere par de pareils moyens ? Non, mes yeux effrayés ne pénétreront point dans les ſombres myſteres de leurs manœuvres infernales... Ah ! ſi jamais ils éclatent & percent au grand jour ; oh ! combien frémira le Genre humain épouvanté des dangers qu'il a couru ; combien vous rougirez, Français, de votre aveuglement ! Mais n'eſt-ce donc pas aſſez de ce qui paroît,

pour vous remplir d'horreur ? Je vous adjure, Ames honnêtes, vrais Patriotes, ſoyez ſinceres avec vous-mêmes : avez-vous jamais pu, ſans une révolte ſecrete du cœur & de la raiſon, avez-vous pu jamais applaudir à leurs inconcevables ſuccès ; lorſque déchaînant toutes les paſſions, flattant tous les vices, payant tous les crimes, ramaſſant dans la boue la plus vile populace, s'entourant d'innombrables armées des féroces Amazones de la Halle, ils alloient quêtant, ſuivant à la piſte, cherchant à déterrer par-tout ce qui reſtoit d'honneur, de loyauté, de piété ſur la terre pour l'exterminer ; lorſque le fer & les crânes ſanglans à la main, ces émiſſaires des nouveaux Mahomets, répandus par milliers dans les villes & les campagnes, alloient, préſentant aux Peuples effrayés ou ſéduits, le philoſophique Alcoran, & leur Code anarchique ?

Et remarquez, Français, dans quel moment s'établit parmi vous le déſaſtreux empire de ces conventicules, ſoi-diſans *patriotes*, qui ſur l'exemple de votre premier Sénat, *ſe conſtituent* eux-mêmes dans toutes les Cités, tous les coins du Royaume envahi. C'eſt dans le moment, où l'on vous entretient du triomphe de la *liberté*, qu'ils vous aſſiégent d'eſpions, de délateurs ; qu'ils vous environnent de ſatellites & de bourreaux, & qu'ils appeſantiſſent ſur vos têtes dociles le ſceptre de cent mille Tyrans ſubalternes. C'eſt lorſqu'on parle de *régénérer vos mœurs*,

lorſqu'il s'agit de remettre en vigueur tout ce qu'il y a d'utile & de reſpectable dans vos inſtitutions, qu'ils prêchent le meurtre, ſanctifient la révolte, légitiment les incendies, pervertiſſent l'inſtruction publique, annullent les ſermens, proſcrivent les profeſſions ſaintes, réhabilitent les Hiſtrions, raillent & perſécutent *ſeule* la plus ſainte des Religions, couvrent d'opprobre la piété, & d'infamie la pudeur chrétienne, &c. &c. C'eſt lorſque la Patrie appelle au ſecours de l'État épuiſé ſes amis & ſes Sages, que ces innombrables Sangſues ſe viennent appliquer au Squelette expirant de la Monarchie, & pompent juſqu'aux dernieres gouttes de ſon ſang deſſéché.

Continuez, aveugles, applaudiſſez aux traîtres qui vous jouent : traînez, égorgez à leurs pieds les victimes qu'ils vous déſignent.... juſqu'à ce qu'enfin, puniſſant eux-mêmes les forfaits qu'ils vous ont inſpirés, ces Attila philoſophes, inſtrumens des vengeances divines, après avoir ſaccagé & pillé ce bel Empire, le livrent démantelé, ſanglant, avec ſes Peuples affamés & nuds, aux Peuples ennemis qui vous obſervent, & peut-être en ſecret accélérent ce funeſte dénouement. Et le pis eſt, qu'alors, hébêtés par l'habitude & l'excès de vos maux, contens de votre honte, vous croirez pour la plupart, dans leur conſommation même, y voir un adouciſſement ; & que la fixation quelconque de nos déplorables deſtinées étant une eſpece de repos après les ſe-

couſſes terribles de notre orageuſe liberté, chacun, baiſant la main qui viendra le garotter, ne ſera que trop diſpoſé peut-être à ſe dire en ſon cœur, *quid refert meâ cui ſerviam, dummodo clitellas portem meas* ?

Oh ! ſi du ſein des morts,
Si par les Dieux, renvoyé ſur ces bords,
Tu venois tout-à-coup, terrible Ariſtophane,
A reparoître.... en ce Siècle profane
Que tu ſerois utile ! & comme tes bons mots,
Comme leurs traits vengeurs éclairciroient les flots
De cette Gent *Patriomane*
De tant de ſcélérats, ſuivis de tant de ſots !
Que dirois-tu de voir, dans la nouvelle Athènes,
Tous ces nouveaux Docteurs, ſçavans à tous métiers,
Politiques, Soldats, Magiſtrats savetiers ;
Ces femelles Solons, ces Bourgeois Démoſthènes ?
Que dirois-tu d'y voir, et dans tous les quartiers,
Et preſque à chaque rue, autant d'Aréopages ?
De voir ſur-tout l'Empire du Grand-Roi,
Qu'avec leurs beaux decrets, *inſtrumens de dommages*,
Ont dépecé nos Satrapes, nos Mages,
(Pour le mieux ajuſter à leur nouvelle loi)
En cent mille Sénats de Bourgs & de Villages ?
Sénats, ramas auguſte et de fous et de ſages,
De Pantins mus par des frippons à gages ;
Où tous les rangs, les sexes, et les âges,
Où le Juif et l'Athée, et l'aſſaſſin admis,
Dans un creuſet commun vont fondre leurs avis.
C'eſt-là, qu'au-lieu de quenouille et d'aiguille,
Prenant le gouvernail, une Mère et ſa Fille,
Viennent prêter aux Pilotes la main,

Et

Et figurer leur part de Souverain.
Un autre vient, armé d'Aplombs et de Truelles (1);
De l'Etat replâtrer les blessures cruelles ;
Tandis qu'un dur Cyclope, ébauchant des *décrets*,
Pour cet âge de fer en tient les foudres prêts.
Plus loin je vois, d'un air rêveur & politique,
Pour mesurer nos communs intérêts,
Le Courtaud apporter l'Aulne de sa boutique.

Tu retrouverois là tes antiques portraits,
Et les essaims de tes *Guêpes* fougueuses ;
Et tes Conseils de folles *Harangueuses* ;
Et tes *Oiseaux* (2), rivaux de Jupiter,
Se bâtissant des Empires en l'air.
Pour ta verve caustique, oh ! la belle matiere !
Comme tu t'égairois d'entendre croasser
Cette Nation grenouillere,
Contre tous les Rois de la Terre !
Comme ta Muse, oucelle d'un Moliere,
S'amuseroit à pourchasser

---

(1) Instrumens de Maçonnerie. On ne peut nier assurément que le Maçon, le Forgeron ne soient des citoyens très-*actifs*, & partant bien plus dignes que les ci-devant Princes (comme on l'a très-bien prouvé par un bon décret) de figurer dans nos assemblées législatives, administratives, &c, & co-Souveraines.

(2) Les *Guêpes*, les *Harangueuses*, les *Oiseaux*, titres de quelques Comédies d'Aristophane, où le Poëte met finement sous les yeux du Peuple Athénien toutes les absurdités de son gouvernement ; c'est-à-dire, de cette Démocratie absolue, où regne seule l'aveugle multitude.

Ce Peuple écrivailleur de Mirmidons Voltaires ;
Et ces hordes *motionnaires*.
D'Orateurs convulsionnaires !
Tu nous dévoilerois ces Socrates manqués,
Sous le manteau du Sage, Erostrates masqués ;
Charlatans fastueux, toujours guindant aux *nues* (1)
Leurs phrases à grands mots, froides, seches et nues ;
Quand le vil intérêt traîne leurs cœurs flétris
Dans la boue & le sang dont ils furent pêtris ;
Monstres, qui dignes seuls du plus profond mépris,
En couvrent la Vertu, la livrent aux huées.

Mais, que dis-je ? Ah ! comment rire en pareils sujets ?
Contre de tels fléaux la Satyre jamais
Eut-elle d'assez noirs, d'assez vigoureux traits ?

Cieux ! qui les percera ces épaisses *nuées*,
Dont ils ont à nos yeux l'art de s'envelopper ?
Et quel jour éclatant viendra les dissiper
Ces déluges d'erreurs, ces horribles tempêtes,
Ces foudres menaçans assemblés sur nos têtes ?

Sophocle, Eschyle, ah ! combien vos pinceaux
Seroient foibles, auprès de ces forfaits nouveaux !
De nos fureurs l'Europe consternée ;
La France, objet d'effroi pour la Terre étonnée,
Par-tout sous nos foyers nous ouvrant des tombeaux ;
De ses membres épars, la Patrie éplorée
Voulant en vain recueillir les lambeaux,
Par ses ingrats Enfans à plaisir déchirée,

---

(1) Dans une autre Comédie, intitulée *les Nuées*, Aristophane joue Socrate et les Philosophes.

Couverte d'assassins, de conjurés, de morts;
Tout sentiment de pitié pour nos Freres,
Tout souvenir du Dieu qu'ont adoré nos Peres,
Etouffés dans les cœurs.... un Peuple d'esprits-forts,
Ne conservant pas même les remords,
Dans l'yvresse du crime oubliant ses misères:
Quel tragique spectacle !... en fut-il sous le Ciel
Un plus terrible, ou plus universel?
Non, la race d'Oedipe, ou le sang des Atrées
Ne nous offriroient plus que des Monstres communs.
De nos champs, de nos murs, hélas ! est-il aucuns
Soleil, où de nouveau leurs tables préparées,
Et tu brilles encor sur ces tristes contrées !
Ne t'aient forcé de voir ces horribles festins,
Qui firent autrefois pâlir les feux éteints?
Nos Rois mêmes, aux mains de leur Peuple bourreau...
Tigres, venez sur moi: voilà votre pâture:
Buvez mon sang.... sur cet affreux tableau,
Hâtons-nous, pour jamais abaissons le rideau:
Ne r'ouvrons point, cher Prince, ta blessure.

Malheureux Citoyens, ah ! je vous en conjure,
Suspendez vos transports, ouvrez enfin les yeux:
De votre étrange mal connoissez la nature.
Et vous, l'Ange sauveur que dans ces tristes lieux,
Sensibles à nos maux, ont envoyé les Cieux,
O mon cher monsieur Hül (1), quelle terrible cure !
Accourez cependant: essayons: les dangers
Sont pressans... Votre drogue, & votre gloire est sûre:
Opérez promptement sur tous ces *Enragés*.

(1) Voyez la note de la page 4.

XIeme. SYMPTOME.

La Papyro-manie.

Depuis que la race de Prométhée avoit établi ſur la Terre l'Empire des Vices & des douleurs, les ſiecles de fer ſe ſuccédoient : & ce dur métal ſembloit devoir à jamais conſtituer la trempe des humains. On auroit cru que le Monde en ſa décrépitude, produiroit une veine encore pire; que l'on verroit arriver un âge, où ſon tempérament uſé réuniroit les deux extrêmes de foibleſſe & de férocité; où l'excès des connoiſſances le rameneroit, par tous les degrés d'extravagance & de ſcélérateſſe, à l'excès de la barbarie; & que cet âge maudit ſeroit le SIECLE DE PAPIER ?

Du ſein d'une petite République imperceptible dans l'Univers, (*Geneve*) eſt ſorti l'étonnant Phénomene, qui devoit opérer cette métamorphoſe. Tout préſomptueux qu'il étoit, l'entreprenant Génie ne ſembloit certes pas animé du feu du Ciel : c'eſt au fond du Tartare ſans doute, qu'il avoit dérobé celui qu'il eſt venu répandre ſur la Terre. Ce téméraire a ſur la France ouvert une boëte plus terrible cent fois que celle de Pandore : elle n'étoit cependant pleine que *de chiffons* : mais quelle effroyable grêle de maux juſqu'alors inconnus elle nous a verſée !

toujours prêt néanmoins à croire à ſon Idole (1); le Peuple hébêté s'imagina que c'étoit *la pluie d'or*, & ſe mit à crier : *fortune* ! & tous les échos du Royaume répéterent : *fortune* !.... bonheur, gloire & *fortune* !

Telles que ces armées de Sauterelles, & de Moucherons, redoutables Miniſtres d'un Dieu vengeur, envoyés autre fois contre l'Egypte, ces nuées de *papiers* ſont venues fondre ſur la Capitale & les Provinces, envahir les Palais des Rois, infecter les Temples, dévaſter les champs de l'Egliſe, dépeupler nos atteliers, nos Villes, fondre & diſſoudre entre nos mains notre or & notre argent, dévorer tous nos alimens, & juſqu'à nos eſpérances des germes corrupteurs, dont ils étoient imprégnés, eſt né ce mal peſtilentiel, cette ivreſſe déplorable dont les vapeurs brûlantes font bouillonner tous les cerveaux, & produiſent une phrénéſie univerſelle.

Depuis ce fatal moment la France ne ſemble être plus qu'un vaſte empire de la Féérie, où, ſous la baguette régénératrice, tout diſparoît & s'évapore en *papier*. Du papier, c'eſt l'u-

(1) M. Necker, cet enfant gâté de la philoſophie, ce hypocrite Mannequin de la Démagogie, dont les diſcours & opérations auroient bien dû, par leurs réſultats, dégoûter enfin les Français des grands mots, de promeſſes, & des preſtiges de la moderne Sageſſe.

nique reſſort qui fait mouvoir les têtes, les eſprits, & toute la machine politique. C'eſt *une roſe de papier*, appliquée à nos chapeaux, qui ſeule a la vertu de nous communiquer le caractere de François & de Citoyens, d'infuſer dans nos cœurs l'inſtinct patriotique. Tous les murs de nos villes ſont tapiſſés de *pancartes* vaporeuſes, d'où, comme des yeux du Baſilic, s'élancent des poiſons ſubtils, qui portent auſſitôt le vertige & la fureur dans l'ame de ceux qui s'arrêtent à les regarder. Par-tout on ne rencontre ſur ſes pas que des colporteurs énergumènes, que d'avides Marchands d'effets ſi précieux. Par-tout au milieu des rues, vous heurtez en paſſant de brutaux écorcheurs (1), de certains barbouillages patriotiques, qui ſur ces groſſiers hiéroglyphes ouvrant de grands yeux, murmurent tout émerveillés un certain jargon nouveau, meuglent de certains ſons mal articulés d'*Ariſtocrate*, de *contre-révolution*, &c., geſticulent, menacent, & ſe démenent comme des poſſédés. Le Commis dans ſon comptoir, dans ſa boutique l'Artiſan, le Villageois ſous le chaume, oubliant leurs travaux, reſtent en extaſe auprès de ces papiers enchanteurs. Par-tout enfin ſont établies des manufactures de *papiers* ou *parlans*,

(1) Que l'on me pardonne le mot : je ne pouvois me ſervir de celui de *Lecteurs*, ſi les Citoyens actifs ici déſignés ne ſavent pas même leur alphabet.

ou *payans* : & dans la maitreſſe Forge douze (2) cent Cyclopes ſont inceſſamment occupés à fabriquer des *foudres de papier*, que de ce terrible Ethna ils lancent à tort & à travers ſur tous les points du Royaume. Un trop fameux Jardin au centre de la Capitale, magaſin brillant de tous les hochets de la folie & de toutes les eſpeces de crimes, eſt pour ainſi dire le foyer du Volcan : c'eſt-là que ſur-tout circule & fermente cette matiere extrêmement inflammable, qui tous les jours y cauſe d'épouvantables exploſions.

Ce papier eſt encore la Pierre philoſophale qui nous fait de l'or & de l'argent, (ou du moins autant vaut) car ce qu'il y a d'impayable, c'eſt que, ſous forme & grandeur égale, la valeur en hauſſe ou baiſſe à la volonté du Fabriquant, qui peut en faire à ſon gré le prix, ou d'un beau domaine du Roi, qu'il s'agit de s'approprier, ou d'une botte d'alumettes ; & c'eſt ainſi qu'il ſe prête avec une ſoupleſſe admirable non-ſeulement à tous les échanges que peuvent néceſſiter les beſoins de la vie, mais même à toutes les innocentes fantaiſies des trop heureux Français. Voyez enfin, dans ce moment où tout

(2) Aujourd'hui 730 seulement. Ce nombre de 1200 se trouve souvent dans le cours de l'ouvrage, qui a été achevé sous le règne des douze cent.

ſembloit nous échapper, comme il a fait face à tout, comme il a tout remplacé ! il eſt notre inſtruction, notre occupation, notre ſubſiſtance; nous avons encore des ſciences, des richeſſes, des mœurs, des vertus en *papier*; & nos divines *brochures* ſont pleines & farcies de tout cela, quand nos tréſors, nos eſprits, & nos cœurs ſont deſſéchés & vuides. Nous avons une Monarchie dont au moins le nom eſt retrouvable encore dans les *pages* de l'Hiſtoire, ou dans un coin de la *Charte* conſtitutionnelle; & dans les mains de nos Rois de théâtre, figure au moins encore un *ſceptre de papier*. Nous avons ſur-tout force loix *en papier*, en *placards*, en *indigeſtes recueils*, ſubſtitués à ce *Digeſte* monſtrueux, production groſſiere des ſiecles d'ignorance.

En un mot, ce papier ſeul a produit (c'eſt tout dire) la bienheureuſe révolution. Lui ſeul a ſemé les principes régénérateurs, éveillé l'audace, armé la vengeance, déſigné les victimes, il a proſcrit vos prêtres, rempli vos priſons, rougi vos échafauds. Des *brûlots de papier* ont incendié les châteaux : des *maſſes de papier* ont culbuté les Autels & les Trônes : & l'on peut vraiment dire qu'un *feu de papier* a preſqu'embrâſé l'univers.

Obſervez encore, que par le moyen de ce papier propagateur, rien n'eſt perdu de tout ce qui peut communiquer l'heureux enchantement C'eſt par lui que les eſprits développant toute

leur force expanſive s'électriſent les uns les autres, & ſe multiplient en quelque ſorte; que les lumieres & les *torches* ſe répandent. Par lui toutes les idées neuves, les conceptions bizarres, les ſottiſes originales, les paſſions énergiques d'un individu ſe tranſmettent, s'étendent, deviennent publiques & *nationales*; tous les paradoxes, les rêves & les monſtres que peuvent enfanter le délire d'une imagination forcenée, ou le génie du crime, ſont conſervés, reproduits, fécondés ſur toute la Terre. Déjà ce *Déluge de papier*, dans ſon débordement, a paſſé les bornes de la France : le globe n'a point de montagnes aſſez hautes, les Etats point de barrieres aſſez fortes pour arrêter ce torrent écumeux : il a franchi l'Europe, l'Océan.... & par-tout notre ardente philantropie, ſoigneuſe d'alimenter chez tous les humains les vertueuſes flammes qui nous dévorent, s'empreſſe d'envoyer des approviſionnemens de l'utile denrée, dont nous régorgeons.

Grace & gloire vous ſoient donc rendues, ô divins inventeurs de ces nouvelles fabriques ! Combien ces heureuſes contrées, le Paradis de l'Univers, l'empire brillant des Arts & des Plaiſirs, combien elles vont être embellies, enrichies par vos ſoins ! au lieu de tous ces tréſors, monumens, chef-d'œuvres recueillis, entaſſés par les Siecles, pour nous procurer toutes les eſpeces de jouiſſances & combler nos déſirs, nous

aurons déſormais (ſuperbe héritage à laiſſer à nos Neveux !) Nous aurons des journaux, gazettes, courriers, moniteurs, des Jean-Bart, Pere Duchêne, des Orphées de Halles & de cabarets, &c, &c. Et ſur les débris des Palais, des Temples, des Sénats, des Académies, il nous reſtera *des piles de papier* !.... & des regrets, précurſeurs très prochains d'un irrémédiable déſeſpoir.

O Français, vous n'étiez autrefois que frivoles ;
Mais au moins aimables, aimans,
Cœurs ſenſibles & bons, autant qu'eſprits charmans.
Vos Rois étoient alors vos plus chères idoles :
On ſouffroit les vertus, on fêtoit les talens....
Hélas ! ne ſont-ils plus, tous ces dons ſi brillans,
Que *paperaſſes* & paroles ?
Avec tant de frivolité,
Comment alliez-vous tant de férocité,
O têtes aujourd'hui ſi cruellement folles ?
Du Régicide & de l'Impiété,
J'entends par-tout mugir les civiques Ecoles...
Quel tonnerre éternel d'impitoyables cris,
Quel torrent orageux d'effroyables écrits,
Roulent inceſſamment ſur tes murs, ô Paris !
Non, malgré le fracas de ſa forêt parlante,
Du frémiſſant airain, des prophétiques eaux,
Des vents, des feuilles, des Echos,
Non, Dodone jamais ne fut auſſi bruyante.
Et le mugiſſement des flots
N'égalera jamais la tempête effrayante
Qui jours & nuits des airs trouble ici le repos.

Sous les pas de Cadmus les sillons homicides
Ont-ils jamais vomi tant d'assassins,
Qu'en ont fait naître en ces murs inhumains,
Et ces maudits *papiers*, & ces prêcheurs perfides?

(1) Voyez sur leurs trépieds tremblans
Les yeux en feu, ces Sybilles féroces,
De leur bouche écumer les oracles sanglans
Qui volent dispersés par leurs *feuilles* atroces!
Voyez, dans chaque rue, agitant leurs tisons,
Aiguisant des poignards, ces troupes d'Euménides
Agiter ces troupeaux d'Orestes parricides!
Et machinant d'infâmes trahisons,
Dans mille antres obscurs mille horribles Médées,

---

(1) Représentez vous, Lecteur, ou ces Héros *coupes-têtes* guidant les escadrons d'une Canaille enflammée de vin et de fureur; ou ces Harangueurs énergumenes montés sur des tréteaux dans les Rues; ou Marat, Desmoulins, l'abbé N....&c, s'agitant dans leurs cavernes patriotiques, & vomissant sur le papier indigné leurs diatribes virulentes: & vous n'aurez pas de peine à trouver l'application de ces Allégories. Au reste que le protestantisme, ou plutôt l'Atheisme pur, que les écoles de ce *Palais Royal*, ou Régicide, puissent enfanter de pareils phénomènes, je n'en suis pas étonné: mais que de l'Université même il en ait pu sortir, c'est ce que je ne concevrois pas, si le fait n'en prouvoit trop bien la possibilité. Tant est funeste l'effet que sur les esprits opère un prix d'Académie! Qu'est-ce donc qu'un Fauteuil!.... Et faut-il s'étonner, si dés que l'on s'y assied, il se fait aussitôt un si étrange bouleversement d'idées & de principes dans une cervelle?

Sur un papier mortel broyer leurs noirs poisons!
Ciel ! comment auroient pu les ames obsédées
Et de charmes si forts, & de tant de Lutins,
Se dérober à leurs affreux destins?
Ah ! si tu peux encor souffrir un conseil sage,
Malheureux Peuple, allume cent brasiers:
Et vîte, avec ce tas de vils écrivassiers,
Apportes-y ces amas de *papiers* :
Et nous verrons peut-être, après ce bon ouvrage,
Le Ciel aidant, s'éteindre enfin ta *rage*.

XIIeme. SYMPTOME.

Les Fêtes patriotiques.

Rien ne peint mieux le génie des Peuples, que la nature des Fêtes. C'eſt là ſurtout, c'eſt là qu'il faut obſerver le nouveau Peuple enfanté par les Régénérateurs du monde.

Les Fêtes ſont d'ordinaire, ou l'expreſſion ſubite, ou le mémorial durable d'une joie vive & générale : un tranſport d'allégreſſe, d'admiration, d'amour les fait naître ; un ſentiment profond & réfléchi d'eſtime & de reconnoiſſance les conſacre & les perpétue. Elles ſont deſtinées, à rappeller, à célébrer des événemens heureux des hommes illuſtres ou chéris. A ce compte, ô François, quels grands & beaux ſujets de fêtes vous offroient donc & les exploits & les Héros de votre bienheureuſe révolution !

Oh ! oui, réjouiſſons-nous ſans-doute ! accourez

(1) Les Députés à la Fédération.

Citoyens, accourez de toutes les parties du Royaume : venez reconnoître de près ce que vous n'auriez jamais pu vous-même imaginer, ni croire ! venez contempler les glorieux veſtiges de ces événemens à jamais mémorables ; les débris fumans de cette Baſtille, aſſiégée par cent mille vainqueurs terraſſans à leurs pieds vingt Invalides ; ces Héros fangeux de la Seine, trempés de ſang & de boue, vertueux conquérans de leur *ſainte liberté* ! venez, ainſi que Marius ſur les ruines de Carthage, venez, auprès de ces Palais ſuperbes, dont l'éclat autrefois eût bleſſé vos regards, au milieu de leur morne & vaſte ſolitude, vous conſoler de votre pauvreté : cet aſpect ſalutaire aujourd'hui vous fera chérir & regretter vos paiſibles chaumières. Là, vous repaîtrez à loiſir vos yeux du ſang impur dont ſont rougies les marches du Thrône couvert des troncs défigurés de ſes inſolens défenſeurs. Là, vous vous rappellerez *cette belle journée* du 6 octobre, cette fête de ſang, où précédé de chairs palpitantes & de membres livides arborés en étendards, l'illuſtre *Coupe-tête* à ſon char de triomphe traînoit ſes Rois vaincus. Là, tout vous retracera la délicieuſe image de cette Cour diſperſée, fugitive, & les juſtes châtimens de tous ces vils ſuppôts du Deſpotiſme, ces dangereux Ariſtocrates, écraſés ſous les ruines de leurs châteaux, étouffés dans les flammes, déchirés ſur les chemins, conſumés dans les pri-

ſons de douleur & de faim, jettés hors du Royaume comme l'opprobre & l'excrément de la Patrie, partout recevant enfin le digne prix de leur opiniâtre amour pour leurs Rois, de leurs projets trop magnanimes, & des exploits de leurs braves Ayeux.

Mais, il eſt des ſpectacles, oh! bien plus picquans encore. Tranſportez-vous ſur ce noble Théatre (1), où commença la ſuperbe tragédie; ſur cette place encore jonchée des membres odieux des Foulon, des Berthier, des Favras: venez conſidérer ce monument fameux (2), devant lequel eſt tombé cet Empire de 15 ſiècles de durée plus rapiment que les murs de Jéricho à l'apparition des lampes des Hébreux; monument qui ſeul annoblit à jamais ce vaſte & long Edifice, le premier ſanctuaire des Sauveurs de la Patrie! vous en verrez le faite, les crénaux & les Tours majestueuſement ornés de milliers de *Lanternes* (3), (les

(1) La place de Grève.

(2) La Reine des Lanternes, par qui a commencé leur célébrité.

(3) Oui, cet insolent emblême a servi de décorations aux fêtes de la capitale: & parmi tant de modes, que l'on pouvoit choisir, d'illuminer *l'Hôtel-de-Ville*, c'est celui que l'on a trouvé le plus riant sans doute, & le plus convenable. Quel oubli, grand Dieu! de toutes bienséances! Que doit-on admirer davantage, ou de la puérilité, ou de l'atrocité de pareilles plaisanteries! Et puis doutez encore, que les Arts & le bon goût, n'ayent aussi gagné beaucoup à l'heureuse révolution!

doux ſouvenirs qu'éveille cet aſpect !) avec quelle ſuperbe élégance ces Luſtres magnifiques brillent enlacés en feſtons, pour éclairer l'anniverſaire de la nuit fortunée qui précéda l'arrivée triomphante du Monarque en ces lieux ; pour éclairer deux ans après ſon dépouillement de la vieille Majeſté ; puis ſon rajeuniſſement conſtitutionel ; en un mot, tous les ſuccès, tous les plaiſirs, & les nocturnes ébats de la *Nation* !

Mais quelle autre pompe ſuperbe s'avance au champ de Mars ! jamais celui de l'antique Rome, jamais les champs de Delphes ou d'Olympie ont-ils rien vu de plus impoſant ? hatez-vous, citoyens, venez à cet Autel, digne de vos anciens Druides, immoler, briſer ces Idoles trop cheres du Chriſtianiſme & de la Monarchie : venez les foudroyer de vos regards & de cent mille voix terribles : venez jouir, ô cœurs français, de leurs derniers ſoupirs, & des humiliations de ce Roi que votre fol amour avoit rendu le plus heureux, le plus puiſſant de l'Univers ! & qui pourroit peindre avec quels tranſports vous embraſſez, avec quels reſpects vous contemplez ces généreux Pariſiens, & vous formez à leur école aux vertus civïques ! comme vous admirez l'énergie d'éloquence & de courage, que font éclater au Manége vos illuſtres Repréſentans, & leurs dignes agens des Halles & des Faubourgs ! Mais ſur-tout quelle agréable ſurpriſe, ſi jamais vous pouvez entrevoir le jeu des nobles reſſorts

par qui ſont opérées tant de merveilles ! Oh ! combien de grands exemples, de ſublimes leçons vous allez recueillir ! que de beaux ſujets de gloire & de réjouiſſances vous allez remporter dans vos provinces ! non, pas un jour, pas un trait, dans cette admirable révolution, qui n'offre matiere à des chants immortels. Et rien qui ne caractériſe un Peuple Philoſophe.

Autre fois, des couronnes de fleurs, des flageolets, des chœurs de Bergers & Bergeres, des hymnes, des victimes, des repas en l'honneur des Dieux, tel étoit chez les premiers humains le groſſier appareil des Fêtes. Mais un ſiècle de force & de lumieres, ce Siecle adulte de Catons & d'Achilles, doit-il imiter ces langoureux amuſemens des hommes enfans de l'Age d'or? de robuſtes plaiſirs dérident aujourd'hui le front de nos Héros, flanqués de canons, hériſſés de lances, les joyeux eſcadrons ne marchent au bal, que comme ils s'avancent au combat; ſemblables à ces Iſraélites conſtruiſant d'une main leurs murs, de l'autre tenant leurs armes prêtes à repouſſer l'ennemi. Quelquefois pour mêler à ces jeux quelqu'attrait de nouveauté, la ſcène eſt animée par des trophées de têtes ſanglantes, autour deſquelles on danſe en *chorus*. On a même porté bien plus loin l'art de la décoration & de la pantomime. Ce n'eſt pas ſans un peu d'incrédulité peut-être, que vous aurez vu, lecteur, dans nos hiſtoires de voyages, ces

deſcriptions des fêtes de certains Peuples antropophages, danſants autour de leurs captifs, avant de les rôtir pour leurs feſtins. Mais vous serez plus hardis à croire, lorsque vous apprendrez comment ces modes barbares ont été perfectionnées par d'ingénieux Européens. On a vu sur ces bords si noblement conquis, (1) chez ces nouveaux Français adoptifs, des cercles de danſeurs, autour de vingt gibets, peignant avec expreſſion leurs tranſports patriotiques, à chaque ronde, à chaque meſure, branler en cadence les corps d'Ariſtocrates expirans, pour (2) éveiller en eux & ſoutenir juſqu'à la fin le ſentiment trop prompt à s'éteindre. O touchant excès de ſenſibilité ! forcer les mourans même à prendre part à leurs plaiſirs !..... Oui, ſans doute, battre à coups meſurés d'un pied léger leurs tombes, y danſer à la lueur des torches funebres ; marier aux rudes frémiſſemens des trompettes guerrieres, aux accens belliqueux de vos nouveaux Tyrthées (1) le Luth badin des Anacréons de vos guinguettes ; aſſortir, dans vos chanſons terriblement jolies, à la ruſticité la

(1) Dans une ville près d'Avignon.

(2) *Pour qu'ils se sentissent mourir* : c'est le mot dont on se servit. Le fait est attesté dans les procès-verbaux dressés sur les lieux.

(3) *Tyrtheusque mares animos in prœlia ſudit.* (Hor. Art. Poet. Que dis-je, Tyrthée ? Il eût été jaloux du *ça ira.*

gentilleſſe, aux airs les plus laſcifs les ſons les plus féroces ; enlacer aux poignets vigoureux de vos Hercules nationaux de la Baſtille, les bras délicats des Hébés de la Halle ; & de l'écharpe de Vénus ne jamais ſéparer la cocarde de Mars ; aux mœurs enfin de la Grece diſſolue, dont vous reſſuſcitez ſi bien tous les charmans travers, unir la ſauvage rudeſſe des temps de barbarie, voilà, certes ! des inventions très-neuves, dignes de vous, galans Français ! oh ! combien de contraſtes piquans ! que de nouvelles ſources de plaiſirs nous ouvre la Révolution ! & quel inſenſé pourroit, à ce riant tableau, douter encore de notre bonheur ? telle eſt la joie douce & naïve de ces aimables Fêtes, qu'ont enfin ſubſtituées la Liberté & la Philoſophie à ces monotones & lugubres ſolemnités de la Sainte Sion !

Courage, heureux mortels, continuez vos Fêtes !
Continuez, groſſissez les tempêtes,
Qui grondent sur vos têtes !..
Faites-vous un devoir d'être aveugles & sourds :
Que vos ris indécens insultent à nos larmes :
Etouffez nos sanglots au bruit de vos tambours.
Pour des cœurs citoyens si nos maux ont des charmes,
Ils sont au comble : enfin que vos regards jaloux
Dévorent à loisir un spectacle si doux.
Et que, pour chatouiller vos oreilles guerrieres,
De la triste moitié de vos malheureux Frères
Les timides soupirs soient un concert flatteur.

Prenez garde pourtant : ces cendres mal éteintes,
Ces débris entassés couvent un feu trompeur.
Sur l'abyme endormis vous rêvez le bonheur !...
Tremblez.... le Ciel peut-être entend trop bien nos plaintes,
Sous le bras foudroyant d'un Dieu prêt à punir,
Vous jouez !... Malheureux, le rêve va finir
Par un coup de tonnerre.

Pléter vos propres maux, & le deuil de la Terre,
Quelle *rage* !... En fut-il un plus noir caractère ?
Mon Dieu, suspends ta foudre... Et vous, Rois outragés,
N'étouffez pas encor ce troupeau d'*Enragés*.

Court apperçu sur quelques autres caractères de la Maladie.

Il eſt bien d'autres accidens de cette cruelle Epidémie, & tous plus terribles les uns que les autres.

Par exemple, ces fantômes qui vous obſédent, & vous jettent à tous momens dans d'étranges accès.

Fantôme de contre-révolution qui vous fait ſans ceſſe & par-tout ſoupçonner des complots, des cabales, des trahiſons, que vous ne découvrez jamais.

Fantôme du *Deſpotiſme*, qui ne domina jamais que dans votre imagination noircie; & que

vous vous obſtinez à confondre avec ce gouvernement ſi modéré, ſi ſage, ſous lequel vous viviez infiniment plus *libres*, plus tranquilles, (je l'ai démontré) que vous ne l'êtes aujourd'hui; & ſur-tout,) vous le ſentirez bien-tôt mais trop tard) infiniment plus heureux.

Fantôme d'*Ariſtocratie*, ſous l'enveloppe duquel vous faites en tous lieux aboyer & pourſuivre l'homme de bien tranquille & déſarmé; ſous lequel vous immolez tout ce qui ſemble encore vouloir, au milieu de vos innovations abſurdes & criminelles, conſerver quelqu'idée de probité, d'honneur, quelques veſtiges des antiques vertus, quelque ſouvenir des loix de la Nature; & déſignez enfin au couteau des ſcélérats tout ce qui ne leur reſſemble pas encore aſſez.

Fantôme du *Fanatiſme*, autre épouvantail imaginé par la tolérante Philoſophie, pour dénoncer au Peuple, comme ſes ennemis, des hommes doux, paiſibles, bienfaiſans, auſſi modeſtes qu'éclairés; pour les lui montrer comme des traîtres ambitieux, des impoſteurs entêtés & cruels, qui ſous le joug de la ſuperſtition l'aſſerviſſent à leur cupidité; tandis que livrés vous mêmes au plus fatal délire, vous encenſez, vous canoniſez les plus extravagans, les plus emportés, les plus implacables des hommes. Que des Furies îvres de ſang, ſecouent ſur vous leurs ſerpens, ſonnent le tocſin de l'anarchie, vous

échauffent au meurtre, lancent des torches enflammées aux Temples, aux palais, à l'humble toît où le Sage eſt caché, oh ! voila des *Citoyens* vraiment ! & vive ces *Héros du patriotiſme* ! que de vénérables Miniſtres d'un Dieu de paix, de charitables Paſteurs courent arreter l'embraſement, vous exhortent par ce qu'il y a de plus touchant, vous conjurent par les entrailles de J. C. de modérer un peu vos tranſports, de prêter un moment l'oreille à la voix de la Patrie, de la Religion éplorée : vous criez *aux incendiaires* !

Que dirai-je de cette fureur de mordre & déchirer, qui va par-tout, cherchant des ombres de crimes, & des prétextes de ſupplices ; de cette *inquiſition*, plus terrible que ne fut jamais aucune eſpece de deſpotiſme ; inquiſition inépuiſable en calomnies, inſatiable de victimes, que, tout en proclamant la liberté la plus indéfinie, vous exercez impitoyablement contre tout ce qui porte, ou reſpecte encore les ſacrés caracteres du Sacerdoce, de la Royauté, de la Vertu ?

De cette *haine de la Religion*, qui la pérſécute avec tout l'acharnement des Domitiens, toute la fourberie des Juliéns ?

De cette ſacrilége impudence, qui ne rougit plus que de paroître croire en Dieu ? on n'aſſiſte à la célébration de ſes myſtères ſaints que pour les troubler ou les fronder : on affecte audas

cieuſement de ne point courber ou ſe découvrir le front devant l'Eternel ; honneur qu'au même inſtant on s'empreſſe de rendre au dernier des mortels ; car c'eſt un *Citoyen* !

Et cette impiété giganteſque, comment l'appellerai-je, aveugles, lorſque, ſans plus appercevoir de Dieu, ni ſur l'autel, ni dans le ciel, vous briſez les portes du ſanctuaire ; diſperſez les vaſes ſacrés ; allez juſques dans les ſaints tabernacles décharger votre rage ſur ſon Chriſt ; les ſouillez du ſang de ſes Miniſtres, &, (le dirai-je ?) de vos proſtitutions ; outragez ſous ſes yeux, dans ſes bras, la pudeur, la nature.... & rendez croyables aux races à venir les monſtrueuſes fictions des Titans ?

Vous ferai-je encore obſerver cette fureur d'étendre & d'inoculer votre mal à tous ceux qui vous approchent, de répandre en tous lieux votre bave empeſtée ?

Cette *régénération des mœurs*, qui va parmi vous en conſommer & conſacrer la dépravation ? Cette *éducation conſtitutionnelle*, qui va conſtituer l'empire du crime, & perpétuer les excès de la licence & de la cruauté ; qui change en inſolente fierté le modeſte maintien de cet âge ignorant & foible, que la prévoyante Nature avoit fait humble & docile ? quel groteſque, de la voir aujourd'hui, cette Enfance timide, hériſſée de fer, cuiraſſée d'impudence, inſulter

des vieillards, menacer des hommes, ſecouer toute eſpece de dépendance, & ſe croire au niveau de tout ce qu'elle avoit reſpecté juſqu'alors ! Quelle eſt aujourd'hui ſon école ? elle n'en connoit plus que les camps & clubs ; elle n'a d'inſtituteurs que des Spadaſſins ; d'honorable métier, que celui d'égorger des Ariſtocrates. Et qu'apprend elle ? qu'il n'y a d'autre loi, que la ſainte inſurrection ; d'autre morale, que la divine conſtitution ; d'autre culte religieux, que le Patriotiſme ; d'autres Dieux, que ces cadavres immortels, ces oſſemens ſiniſtres, qui chaſſent de ſon Temple la Patrone de la France. Elle apprend à oublier ces doux & vénérables noms de Peres, de freres, de diſciples, de Maitres, de ſujets, de Monarques, pour ne plus voir que des *Citoyens*, & s'échauffer à ce beau mot d'un enthouſiaſme factice : elle apprend à bafouer, trainer, garotter, étrangler, s'il le faut, ſans foibleſſe, ſes bienfaiteurs, ſes Mentors, ou ſes Rois..... Mais reſpirons : mon imagination eſt fatiguée de ſe trainer ſur ces horreurs.

Sans doute il n'eſt rien dans cette matiere, qui ne ſoit de la derniere importance : je voudrois pouvoir vous indiquer exactement les cauſes, vous peindre les criſes, les progrès, les ravages d'un mal ſi compliqué : mais pour le ſuivre dans tous ſes développemens, il faudroit compiler une encyclopédie ; & je crains que

déjà la fatigue & l'ennui d'une ſi pénible lecture ne vous cauſe des redoublemens. Et puis, tous les inſtans ſont chers : d'heure en heure le danger empire : c'eſt aſſez pour le moment, ſi j'ai pu ſeulement troubler un peu votre aveugle ſécurité, & vous engager à recourir aux Médecins. Beaucoup d'autres, plus habiles que moi dans la pratique, pourront entreprendre avec ſuccès votre entiere guériſon. En attendant, voici quelques avis préliminaires qui pourront l'avancer.

Régime à obſerver pour les Malades.

Le premier pas à faire, qui ſeul eſt preſque déciſif, eſt le choix d'un homme inſtruit, zélé, compatiſſant, digne de votre confiance. Gardez vous bien de ces Charlatans *intrus* dans le métier : ne découvrez vos maux & votre état qu'à l'un de ces *Docteurs* dûment approuvés par la Faculté, & par ſes juges ordinaires ; ayant, pour exercer, les talens & pouvoirs néceſſaires & dont enfin la miſſion légitime puiſſe vous garantir les lumieres & la ſageſſe.

Enſuite, ſans préjudice de ſes ordonnances, vous pourrez uſer des pratiques ſuivantes.

Prenez tous les jours, pendant quinzaine, plus ou moins, de ce *Préſervatif contre la Rage*

à la doſe d'une page ou deux, que vous délaierez dans une décoction *de racine de patience*, d'*Amendes* (1) amères, & des *quatre ſemences froides*. Vous paſſerez à l'alembic, pour en extraire les eſprits & les ſels les plus *actifs*, & les dégager de tout ce qu'ils ont d'hétérogène & de ſuperflu. Puis, de l'eſſence diſtillée de ce topique raffraichiſſant, vous tremperez une compreſſe, que vous appliquerez ſur le cerveau, pour en tempérer l'effervescence; à propos de quoi vous obſerverez, que telle page, toute inſipide & froide qu'elle peut vous paroître, n'eſt pas, pour cela ſeul, à rejetter : au contraire, à raiſon de l'effet qu'il s'agit de produire, elle eſt peut-être la meilleure.

Vous ajouterez une verrée, priſe tous les matins à jeun, d'une infuſion de deux ou trois feuilles d'*Evangile*, leſquelles vous preſſerez bien, & ferez même en ſorte de mâcher & remâcher, pour en exprimer tous les ſucs, dont la vertu pénétrante, épurative, la chaleur active & douce expulſera bientôt tout ce virus *ariſto-*

---

(1) De peur de méprise, très-grave d'ordinaire en pharmacie, j'avertis qu'il faut prendre ce mot dans le sens d'*amendement*, ou si l'on veut *pénitence*, *mortification* &c. Or, pareille drogue est toujours *amère* : mais l'effet en est doux.

phobique (1) qui fait en vous de si cruels ravages. Vous y joindrez un ou deux scrupules d'une composition antiphilosophique, appellée *Bulle du Pape*, & d'un extrait de *Mandemens*, *Pastorales*, & autres ingrédiens semblables, dont se forme un *Catholicon double*, excellent spécifique contre les fievres malignes du Fanatisme irréligieux, & les attaques insidieuses du Schisme & de l'Hérésie.

Vous userez, pendant la convalescence, & long-temps même en parfaite santé, pour boisson ordinaire, d'une *ptisanne Royale*, composée d'une décoction très-acide de *feuilles de Royou & du Rozoi*, auxquels vous pourrez ajouter *feuilles de journal de Louis XVI*, stimulans très-propres à raffermir & raviver le cœur flétri, à redonner du ton & de l'énergie aux fibres relâchés par l'irritation continuelle du venin, même à prévenir les effets du mauvais air qui nous environne.

On peut par intervalle permettre aux Malades quelques prises d'*Actes des Apôtres* : elles serviront à désopiler la rate, à fondre les humeurs hypocondriaques, à rendre au sang sa fluidité, &c.

De temps en temps même des *folliculès de Mere Ducheſne*, en guise d'émétique, peuvent

---

(2) Aristo-phobos, *horror-optimi*, dégoût de tout ce qui est bon.

ſur certains ſujets, produire un effet ſalutaire.

Le Malade ſe nourrira de bons conſommés, faits d'*imitations de J. C.*, *méditations* de Gobinet & autres, *Eſſais de Morale* de Nicole, *Perpétuité de la foi*, *&c.*, *d'Hiſtoire eccléſ.* de Fleury, *ancienne* de Rollin, & autres alimens ſains & ſubſtantiels. Rien ne ſeroit plus ſalutaire que les *Œuvres* de Boſſuet & Fénélon : ce dernier, ſur-tout, eſt ce qu'on peut trouver de mieux pour adoucir l'acrimonie des humeurs, & ranimer la ſenſibilité émouſſée par de longs excès. On évitera tout mouvement & ſecouſſe violente. On prendra un exercice doux & modéré, tel que promenade en air frais. On s'interdira ſur tout très rigoureuſement, & ſous peine de rechûte mortelle, certains ragoûts très-piquans, mais auſſi très-*incendiaires*, tels qu'*œuvres* de Voltaire, *contrat ſocial*, *&c.*, *&c.* & en général tout aliment, liqueur, ou compoſition quelconque, où il entreroit du *Marat*, du *Camille*, de l'*Anti-Moine*, &c.

Faites *comme il eſt dit* : &, bientot dégagé
Du trop âcre ferment de l'humeur virulente,
Qui dans vos ſens allume une fièvre brûlante,
Mes chers Concitoyens, vous serez *déragés*.

F I A T ! F I A T !

De l'Imprimerie de la Très-Salubre Faculté.

E R R A T A.

P. 5, lig. 14, ſe multiplient *liſez* ſe multipliant

P. 17, dernier vers, Monſtres gagés; effacez *le point & virgule.*

P. 24, lig. 14 un digne *liſez* au digne

P. 35, lig. 8, au lieu de commune? *liſez* commune,

Ligne ſuivante, vigoureuſe, *liſez* vigoureuſe?

P. 43, lig. 7 fait il *liſez* fut-il

P. 47, les coups mortels, *liſez* les coupes mortelles,

Même P., lig. 20 étendue *liſez* étendu

P. 52, lig. 8 d'un ordre *liſez* un ordre.

On trouve chez le même Libraire.

Moyens qui reſtent aux Français pour être vraiment libres, 14 s. & 28 s. par la poſte.

Plus de Serment, pas même avec reſtriction, 8 s. & 12 s. par la poſte.

Projet de pétition à préſenter par chaque Noble Français à ſa Municipalité, 8 & 12 s. par la poſte.

Lettre à M. Camus, au ſujet de ſes obſervation ſur les deux Brefs du Pape Pie VI, 12 & 18 s. par la poſte.

Nouveaux motifs de confiance, ſuivis de l'adreſſe aux Vierges religieuſes, 8 s. & 12 s.

Les Jacobins dévoilés, 9 s. & 6 s.